

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

29478

5 CENTINS.

VERITAS PRÆVALEBIT.

# L'Opinion Publique

Politique, Littérature, Théâtre, Mondanités.



VOLUME I.—No. 20.

Vendredi, 28 Avril, 1893.



MONTREAL.

Bâtisse New-York Life, 715.

B. P. No. 2071.

LE  
DIRECTORY

DES  
Citoyens de Montreal

Sera prêt pour distribution en mai ou de bonne heure en juin chaque année.

Sera un très concis et très complet almanach des adresses pour la cité de Montréal et les quartiers suburbains.

Indiquera les noms, l'occupation, le siège d'affaires et la résidence, ainsi que les numéros de boîte postale et de téléphone des citoyens de Montréal.

Donnera aussi une variété d'informations qui ne se trouvent dans aucune autre publication.

Sera imprimé sur beau papier et solidement relié.

Formera un volume portatif, commode pour consultation journalière et répondant à toutes les fins qu'on peut attendre de publications de ce genre.

Sera d'un format qui en permettra la rapide consultation.

Contiendra un indicateur de rues très concis, préparé sur un plan tout nouveau, permettant de trouver d'un coup d'œil l'adresse d'affaires, la résidence, etc., de tous les citoyens.

Sera de beaucoup le moins cher Directory publié dans le Dominion. (Prix, \$ 1.50).

ADRESSE:

Les Editeurs du  
"Directory des Citoyens de Montreal,"  
809, hôtel de la N.-Y. Life,

MONTREAL.

ACHETEZ AU COMPTANT

- DEMANDEZ -

BONS ET DES ACTIONS

DE LA

Coopération

Commerciale

En faisant vos achats ordinaires pour la maison et la famille, vous n'avez pas à dépenser un sou inutilement pour vous procurer des chances de gagner

UN GROS LOT DE

CINQ CENTS PIASTRES

{ UN LOT DE \$50. } — — { 2 LOTS DE \$25. }

QUATRE CENTS LOTS D'UNE PIASTRE.

Il suffit de faire vos achats, au comptant, chez les marchands qui donnent ces bons et ces actions.

Si vos fournisseurs habituels n'en ont pas, allez chez d'autres, dont vous trouverez les noms et les adresses dans tous les journaux quotidiens, le samedi.

Examinez ces noms et ne manquez pas l'occasion.

# L'OPINION PUBLIQUE.

“Veritas Prævalebit.”

VOL. I.

VENDREDI, 28 AVRIL, 1893.

No. 20.

## L'OPINION PUBLIQUE.

Rédacteur en chef.....Louis-H. Taché.  
809, bâtisse de la New-York Life,  
Bureau de poste, boîte 1579.

Éditeur, secrétaire de la rédaction et administrateur.....Edouard Delpit.  
715, bâtisse de la New-York Life,  
Bureau de poste, boîte 2071.

Prière de faire toutes remises d'argent par lettre enregistrée ou mandat postal.

### ENTRE NOUS.

Malheur à l'enfant de la terre  
Qui, dans ce monde injuste et vain,  
Porte en son âme solitaire  
Un rayon de l'esprit divin !  
Malheur à lui ! L'impure envie  
S'acharne sur sa noble vie,  
Semblable au vautour éternel ;  
Et, de son triomphe irritée,  
Punit ce nouveau Prométhée  
D'avoir ravi le feu du ciel.

V. H.

C'est par erreur que j'ai annoncé dans le dernier numéro que M. Tardivel avait subi une commotion violente à l'encéphale. Il n'en est rien, heureusement. M. Tardivel souffre simplement d'un mauvais rhume contracté en revenant du Cercle Catholique, dont il est, comme chacun sait, aujourd'hui comme hier, le plus bel ornement.

L'événement de la semaine dernière a été le superbe banquet donné sous les auspices du *Club Sir John A. Macdonald*. Le menu était splendide, le dîner excellent, le vin coulait en abondance, et les convives étaient d'une humeur charmante. Que pouvait-on désirer de plus, sinon des discours ? Et il y en a eu en quantité, et de très beaux.

Le discours de la circonstance a été celui du Dr W. H. Montague, M. P. pour Haldimand. Eloquent, le docteur l'est toujours ; mais il s'est surpassé lui-même ce soir-là. Il a été splendide : son éloquence, toute française, a soulevé une traînée d'enthousiasme qui s'est soutenue pendant une demi-heure. La beauté du langage, le choix de l'expression, la suite dans l'idée, la force de l'argument, l'élévation de la pensée, il a réuni tout cela pour charmer et convaincre. Et personne ne lui a ménagé son admiration et ses applaudissements.

A un point de vue, le discours du ministre des travaux publics est celui qui avait la plus haute importance. Comme membre d'un cabinet qu'on ac-

cuse d'être dévoué aux orangistes et hostile à l'influence française, il a hautement protesté contre les ennemis de la province de Québec et proclamé le rôle admirable rempli par Cartier et le parti conservateur dans l'histoire politique du pays. Cette note a dominé dans les autres discours, et il m'a fait plaisir d'entendre des déclarations et des protestations aussi formelles contre tous ceux qui sèment la division entre concitoyens de race et de religion différentes.

L'honorable M. Taillon a admirablement parlé. Il a fait un éloquent plaidoyer pour la province qu'il dirige et a rappelé le dévouement et l'aide que le parti conservateur a toujours reçus de Québec depuis la confédération.

M. Foster a déclaré que le gouvernement est en train d'étudier la question des réformes à faire dans le tarif, mais a proclamé la nécessité de maintenir le système protectionniste. A l'encontre d'un tarif pour le revenu, il a plaidé la nécessité d'un tarif pour l'industrie.

J'ai eu le rare plaisir d'entendre un joli discours français, de la bouche d'un Anglais qui nous est très sympathique, M. Austin Mosher, correspondant de *l'Empire*. C'est un bon exemple donné à nombre de nos compatriotes anglais qui parlent bien le français.

“ Tout était tranquille et tout a marché comme sur des roulettes tant que j'ai combattu les combats de mon parti, comme je l'ai fait fidèlement jusqu'en 1887, même lorsque, en 1886, conformément aux intentions et aux désirs de sir John Macdonald, j'ai annoncé dans le comté de Haldimand que la domination franco-canadienne ne devait plus gouverner le pays.”

M. McCarthy devra appuyer cette déclaration par des preuves absolues, s'il ne veut pas passer pour un menteur public. Toute la carrière du regretté sir John A. Macdonald contredit l'affirmation de M. McCarthy.

Je trouve, dans le *Monde* du 21 avril, l'étrange *interview* qui suit et que le confrère assure être la réponse textuelle de M. le *recorder* de Montigny à une question posée au sujet du fameux dîner que la *Vérité* n'a pas encore digéré :

“ A propos de la persistance de la *Vérité* à vouloir savoir ce qui s'est dit dans un dîner privé chez l'honorable sénateur Desjardins, je ne sache pas que l'*indélicatesse d'un chroniqueur*, qui a besoin de mentir pour soutenir une thèse, autorise M. Tardivel à savoir ce qui s'y est passé. Je ne sache pas non plus qu'une *canaille* nous délie de l'obligation d'être délicat et bien élevé vis-à-vis notre hôte et ceux qui avaient l'honneur de dîner avec lui. J'ai écrit au rédacteur de la *Vérité* qu'il aurait pu, avant de nous traiter comme des viveurs, demander par son journal si ce que disait l'*Opinion Publique* était vrai. Il le fait tous les jours

pour d'autres : je ne vois pas pourquoi il ne l'a pas fait pour ceux qu'il appelle ses amis. J'ai su par hasard que ce même journal, l'*Opinion Publique*, avait inventé que je m'étais excusé auprès du révérend M. Collin. C'est l'effet d'une imagination infecte. Je n'ai pas le temps de lire toutes les petites nouvelles à remplissage, et encore bien moins celui d'y répondre. Voilà pourquoi je n'ai pas répondu aux racontars d'un malappris.

M. le recorder de Montigny, qu'on m'assure être un homme fort estimable, ferait mieux de s'en tenir aux discours qu'il adresse du haut de son petit tribunal que de prendre la plume pour appliquer ses épithètes de cour à des journalistes qui ne relèvent pas de lui. *Indélicatesse, canaillerie, mentir, inventions, imagination infecte, malappris*, voilà des mots qui trahissent un milieu peu recherché ou un lecteur assidu de la *Vérité*.

M. de Montigny a-t-il seulement lu les quelques paragraphes de l'*Opinion Publique* qui ont provoqué la colère de M. Tardivel ? S'il les a lus, il admettra qu'il ne s'y trouvait rien de nature à faire passer les invités de M. Desjardins pour des viveurs. Seule, l'imagination de maître Tardivel a pu inspirer l'article injurieux et injustifiable dans lequel la *Vérité* a relevé l'incident en question.

Quant à l'exactitude des renseignements donnés par l'*Opinion Publique*, — et non pas de tout ce que la *Vérité* a entassé de faussetés à ce sujet — M. de Montigny aurait mauvaise grâce à la contester, sans explications.

En somme, l'*Opinion Publique* a pu avoir tort de publier des renseignements sur une réception privée; mais elle n'a pas faussé la vérité, comme le ferait tout homme qui nierait l'exactitude des informations de notre correspondant.

Si ce petit incident avait pour effet de faire comprendre à M. de Montigny de quel bois se chauffe son ami Tardivel et la mauvaise foi professionnelle de cet écrivain politico-religieux, il lui ferait en même temps regretter de rudoyer des gens qu'il ne connaît pas et qui, s'ils voulaient répondre sur le même ton, pourraient lui dire de chercher ailleurs qu'à l'*Opinion Publique* les choses infectes dont il parle.

Les garçons d'hôtel, les barbiers, les cochers et les garçons de table se sont soulevés, à New-York, contre la règle proposée de ne pas leur permettre de porter leur barbe. Ils en ont fait une question politique, et le gouverneur de l'État, M. Flower, les a hautement approuvés.

Il est évident que c'est leur droit de porter ou de ne pas porter leur poil; mais c'est aussi le droit de ceux qui paient de ne pas les employer s'ils ne veulent pas se conformer à leurs désirs. Au même titre, les employés pourraient refuser de porter la livrée, de mettre l'*habit à queue* pour le service, et servir à table avec une chevelure grasseuse et malpropre, à la *Choquette*.

Il n'y a qu'un moyen de régler ces questions : la rémunération offerte est-elle suffisante pour compenser la légère blessure que subit la vanité d'un employé s'il lui faut enlever sa moustache ou ses favoris ? A lui de dire *oui* ou *non*.

Les dépêches télégraphiques et les éditoriaux des journaux donnent à entendre que le gouvernement de Belgique aurait souffert un rude échec par le vote étendant le suffrage et que ce vote aurait renversé une mesure gouvernementale antérieurement adoptée.

L'on fait erreur du tout au tout. Le gouvernement n'a pas voulu prendre l'initiative d'une mesure revisant la constitution, en rapport avec les lois électorales. Il s'est tenu libre, promettant de se rallier à toute mesure, proposée individuellement, qui obtiendrait le vote nécessaire des deux tiers de la chambre pour changer le suffrage. Et quand la mesure de ces jours derniers a été proposée, c'est sans crainte, sans contradiction, sans concession même aux exigences populaires, mais simplement par adhésion à une proposition acceptable, qu'il a appuyé cette proposition.

Le suffrage universel qu'on vient d'établir est corrigé par le vote plural accordé aux censitaires. C'était la condition qui pouvait seule faire accepter le suffrage universel aux partisans du vote restreint.

Un très joli proverbe chinois, véritable pierre de touche gouvernementale :

« Quand les sabres sont rouillés et que les haches sont luisantes ; quand les prisons sont vides et que les greniers sont pleins ; quand les cours des tribunaux sont couvertes par l'herbe ; quand les médecins vont à pied et les boulangers en voiture, c'est que les affaires vont bien et que l'empire est bien gouverné. »

Recommandé à la sagesse « bien connue » des gouvernements en général.

#### SILHOUETTES PARLEMENTAIRES.

M. Choquette, M. P., de Montmagny, que j'ai eu le plaisir de faire connaître aux lecteurs de l'*Opinion Publique*, me demande si je suis M. Sauvalle. Que diable cela peut-il bien vous faire, monsieur Choquette ? Vous ai-je jamais demandé, moi, si vous étiez quelqu'un ou quelque chose ?

Ce n'est donc pas pour vous que je dégage ici la responsabilité de tous ceux qu'on accuse d'être *Touchatout*. Je suis en trois personnes pour le moment, mais la famille peut augmenter. Ce qui ne changera pas, c'est le bon esprit, l'honnêteté et la parfaite liberté avec laquelle je fais connaître aux lecteurs de l'*Opinion Publique* notre petit monde politique, rouges et bleus, gentilhommes et manants.

Quant à plagier, en appliquant de la littérature étrangère à nos députés, ce n'est pas le fait des écrivains de l'*Opinion Publique*. D'ailleurs, M. Choquette ne devrait pas en douter. Le bonnet dont je l'ai coiffé ne pouvait aller qu'à lui.

L. CONRAD PELLETIER, M. P.

Le plus beau et le plus conquérant des députés. — Les uns arrivent par leur talent ; les autres, par leur argent ; lui, il est arrivé parce qu'il est bon garçon et parce qu'il est aimé des femmes. Ses majorités se chiffrent par les victimes qu'il a faites dans le comté de Laprairie, célèbre par la galanterie de ses représentants. — Sa popularité est grande et c'est au milieu des fleurs et des bouquets qu'il fait ses tournées politiques. Intelligence ordinaire, il a su remplacer les qualités qui ne sont pas indispensables à un député par une bonhomie toute ronde qui est bien autrement puissante. Pas un *fricot* dans le comté, pas une veillée, pas une noce, pas un baptême auxquels il n'ait participé... en tout bien tout honneur, s'entend. — Avec cela, ses principes politiques sont d'une élasticité et d'une facilité qui lui permettent de se plier à toutes les circonstances et à toutes les discussions. Il est de l'avis de tout le monde et trouve que l'existence est trop courte pour se faire



de la bile à de pareilles bagatelles. — *Tout à la joie*, comme dans la polka de Farbach, il chante à ravir les romances les plus sentimentales comme les couplets les plus égrillards ; et les échos des forêts et des bosquets résonnent de ses accents toujours tendres. — Avocat modeste, il n'a jamais recherché les triomphes du barreau, qui ont fui devant son dédain ; député modéré, il n'a pas courtisé les gloires du forum, qui n'ont jamais couru après lui ; mais c'est un si *bon garçon* ! — Bel homme, par exemple, bien campé, solide, un *mâle* ; avec cela, un physique agréable, une physionomie aimable, tout pour plaire et finir sa carrière par un fructueux *hyménée*, qu'il recherche et que je lui souhaite.

TOUCHATOUT.

À MONSIEUR P. A. CHOQUETTE, M. P.,

DE MONTMAGNY.

Monsieur,

L'*Opinion Publique* publie, depuis son origine, une série de *silhouettes parlementaires*, au cours desquelles la vôtre est venue particulièrement égayer tous nos lecteurs, à l'exception de vous-même. J'avoue qu'elle n'était pas flattée et je comprends que votre amour-propre s'en soit trouvé offensé. *Touchatout* n'avait pas pour but de vous être agréable. Il écrivait à son corps défendant, un peu en réponse à une attaque brutale et inconsidérée faite contre les écrivains de l'*Opinion Publique* qui s'étaient permis de vous dire que vous étiez grossier comme un pain d'orge dans les colonnes de votre petite feuille, *La Sentinelle*.

Vous avez raison de me donner crédit de la paternité de votre silhouette au lieu de l'attribuer à M. Sauvalle. Je vous ai, d'ailleurs, informé de ce fait, à bord d'un train du Pacifique, avec des commentaires qui vous ont fait monter la rougeur au front, mais qui ne vous ont pas fait lever la main qu'un homme de cœur n'aurait certainement pas, dans les circonstances, laissée dans la poche de son pantalon.

Je m'attendais bien, je l'avoue, à une réponse, sous forme de silhouette non parlementaire. Vous sachant incapable d'originalité, je ne vous ai jamais cru incapable de singerie. Donc mon portrait a vu le jour. De l'esprit, du genre, de la touche, c'était hors de question, il ne pouvait y en avoir. Une belle fille ne peut donner que ce qu'elle a. Mais les gros mots, l'insulte grossière, l'injure rageuse s'y trouvaient.

Ce qui importe le plus, c'est de vous prendre à partie pour les choses mensongères, libelleuses et injustifiables que votre rage vous a donné la malencontreuse idée d'écrire à mon sujet.

Il y a, monsieur Choquette, quelque chose de plus important dans la vie que de satisfaire ses mauvais penchants. Je sais bien que vous avez éprouvé un plaisir sensible à chercher, dans votre imagination, tout ce que votre violence naturelle, aiguillonnée par la colère, pouvait vous suggérer de brutales injures. Vous n'avez pas eu un instant l'idée de *rire*, si ce n'est *jaune*. Le rire était pourtant la meilleure arme pour répliquer à un portrait qui a fait les délices de tout Québec pendant huit jours. N'ayant pas l'esprit pour le faire, étant à court d'armes honnêtes, vous êtes entré dans le domaine de la vie privée et vous avez fait ce que nul honnête homme ne voudrait faire : vous avez délibérément menti pour attaquer un adversaire qui est dans la vie publique et que vous pouviez combattre sur ce terrain.

Dans ce domaine, il y a un fait, un seul, que vous insinuez et que je crois devoir relever ici. Vous parlez de *ma retraite précipitée comme employé au secrétariat d'État*. La calomnie fait vite son chemin, et je n'ai pas le droit de laisser passer cette insinuation aussi vague que malhonnête.

Je n'ai pas donné ma démission précipitamment. Au contraire, je l'avais déjà annoncée à M. Chapleau deux ou trois mois avant de le quitter. J'ai même dû insister pendant trois semaines pour qu'elle fût acceptée vers la mi-janvier. J'aurais pu rester avec mon ancien chef, et seul le désir que j'ai toujours eu de me créer une position indépendante, en dehors du service civil, a amené ma retraite. Si M. Chapleau était ici, il vous dirait qu'entré à son service en 1881, je suis resté douze ans avec lui, et que je l'ai quitté de ma libre volonté, en emportant avec moi sa confiance et son amitié personnelle, et après une carrière honorable au service de la couronne.

Maintenant parlons d'autre chose. Vous avez écrit des choses mensongères, libelleuses et injustifiables à mon sujet. Seulement vous vous êtes mis à couvert sous le nom de M. Charles Caron, le propriétaire de la *Sentinelle*. M. Caron est responsable devant la loi de la publication de vos libelles. Il aura à répondre criminellement de ces accusations. Pourtant tout le monde sait que c'est vous qui êtes l'auteur du libelle. Ou vous allez le reconnaître publiquement, ou vous le nierez. Si vous le reconnaissez, vous serez criminellement poursuivi sans retard, et vous serez décrété de calomniateur et de menteur public par les tribunaux. Si vous le niez, vous serez regardé comme un lâche pour avoir laissé poursuivre et condamner criminellement un homme, votre prête-nom, qui a simplement imprimé les infamies dont vous êtes l'auteur anonyme.

Je demeure, monsieur, avec un profond mépris,

Votre serviteur,

LOUIS-H. TACHÉ.

## À PROPOS D'ÉDUCATION.

M. Fréchette à M. l'abbé Baillargé,  
du collège de Joliette.

QUATRIÈME LETTRE.

Monsieur l'abbé,

On vient de me remettre l'*Étoile du Nord* qui contient votre dernier écrit.

Vous faites bien de m'adresser ces choses-là ; d'ordinaire elles parviennent rarement à Montréal ; — nous sommes si loin ici des *collegiana* et des *joliettensia*, deux noms de fleurs de votre composition que je puise dans l'*Étudiant* et qui, si ridicules qu'ils soient, ne sont pas trop indignes de leur origine.

Dans ce petit écrit, vous vous montrez impatient (au collège et dans l'*Étudiant* on dit *anxieux*) de savoir ce que j'ai à dire de vos ouvrages et de votre grammaire.

Ceci dénote un désir bien légitime de vous instruire, monsieur l'abbé, et je vous en félicite. Chez un professeur de collège classique, on ne peut blâmer cette ambition toute naturelle.

Au fond, vous étiez peut-être mieux doué qu'on ne pense. C'est le milieu qui fait l'homme. Peut-être que, dans un autre pays doté d'un système d'éducation plus pratique, vous auriez pu devenir un assez bon teneur de livres, ou tout au moins un portier d'évêché passable.

Pour ce dernier poste surtout, comme la politesse n'y est pas plus obligatoire que gratuite, vous aviez peut-être des dispositions spéciales.

Donc j'ai reçu votre petit écrit — tout petit écrit, l'innocence même ! — et, en correspondant honnête, je dois faire part au public de la confiance que vous m'y faites.

Avec la confiance que je ne suis aucunement surpris de vous inspirer, vous me glissez onctueusement dans le pertuis auriculaire que, malgré mes efforts pour vous démolir, "le château-fort est toujours debout."

Bravo !

Enfin, nous savons donc à quoi nous en tenir sur l'édifice !

M. Filiatreault — ... — vous avait pris pour un *hospice*. Cette illusion d'optique lui a coûté assez cher.

En y regardant de plus près, et instruit par l'expérience d'autrui, j'avais cru découvrir chez vous tous les éléments de ce qu'on appelle une *institution*.

Erreur ! N'étant pas éclairés par les grâces d'état, nous étions tous les deux dans une erreur profonde, une erreur aussi *indigne* que *ridicule*.

Vous faites assavoir *urbi et orbi* (un peu de latin pour huiler le mécanisme) que vous n'êtes ni un hospice, ni une institution, mais un *château-fort*.

Merci, mon Dieu ! comme disent tous les mélodrames qui se respectent.

Pour lors, je m'incline avec toute la bassesse qui convient à un misérable père de famille laïque, et désormais je me ferai un devoir de vous considérer comme un château aussi fort que vous voudrez.

Je consens même à vous regarder de loin comme une forteresse menaçante, perchée sur un roc sourcilleux, avec donjons, poivrières, échauguettes, courtines, mâchicoulis, sarbacanes, meurtrières, herses et pont-levis, tout ce qu'il y a de plus moyen âge en fait de boutique orthodoxe.

Une citadelle armée en guerre, avec des tonnes d'eau minérale pour munitions et approvisionnements, sans compter une garnison irréprochable sous le rapport des rognons et des boyaux.

Suis-je de bon compte au moins !

Monsieur l'abbé, ne cherchez pas ailleurs meilleure composition que chez moi, vous ne feriez pas vos frais.

Seulement ne soyez pas non plus trop exigeant. Vous avez beau être château-fort, ce n'est pas une raison pour me forcer de monter à l'assaut à fond de train.

Vous ne m'avez pas consulté avant de commencer l'échange des bons procédés ; veuillez, en interlocuteur courtois, ne pas me presser plus qu'il ne faut.

J'aime à prendre mon temps. Et me reprocher la condescendance que je mets à vous consacrer toute la considération réfléchie que mérite ... un château-fort de vos dimensions ne me semble pas l'esprit de justice en personne.

Du reste, tenez ! — autant vous faire cette confiance tout de suite, en échange de la vôtre — je suis un peu désappointé.

J'ai passé votre livre, les *Coups de crayon*, à un petit indigne de l'école des Frères — vous savez, celui de M. Castonguay — afin qu'il me souligne, dans votre intérêt de professeur de français, les anglicismes, les barbarismes et les fautes de syntaxe que vous y avez si amoureuxment cultivés.

Et le galopin n'aboutit pas.

Il prétend que je l'ai pris en traître.

J'ai dû doubler les honoraires et payer deux personnes pour le tenir éveillé.

Vous allez finir par me coûter aussi cher qu'à M. Filiatreault, monsieur l'abbé.

Et puis, il ne faut pas que je néglige non plus votre ami, le gentil garçon de la *Minerve*. Il a ses droits, lui aussi, que diable ! un enfant de chœur qui me fait toutes sortes de mamours ...

L'homme au gros jugement, enfin !

Ce gentil farceur, si peu versé qu'il soit — afin de ne pas déroger — dans cette science aussi inférieure que vulgaire qu'on appelle l'arithmétique, est très fort sur la division. Ecoutez-le parler à propos d'études :

"Chacun de ces degrés se divise en branches distinctes."

Des degrés qui se divisent en branches, ce doit être tout ce qu'il y a de plus classique — dans le genre canayen ! O nos collègues ! ...

"Il y a, par exemple, la branche commerciale, la branche industrielle, la branche scientifique, la branche littéraire ou classique."

Je voudrais bien savoir sur quelle de ces branches perche le coucou qui a pu pondre une pareille ineffabilité.

Ce doit être la branche classique.

Ces distinctions subtiles expliquent évidemment pourquoi tant de gras nourrissons des incomparables collègues "que l'Europe nous envie" échouent aussi victorieusement aux examens — bien peu sérieux pourtant — que doivent subir les aspirants au service civil et à nos professions ... quand ils n'ont pas pris de leçons chez un professeur instruit dans les infâmes collèges de France.

Question de branches tout simplement !

Vous les voyez d'ici :

— Pourriez-vous nous dire quels sont les principaux fleuves de l'Espagne ?

— C'est de la géographie, ça ? C'est pas dans ma branche.

— Pourriez-vous nous dire ce qui s'est passé de plus important sous le règne d'Henri IV ?

— De l'histoire ? Pas dans ma branche, monsieur.

— Pourriez-vous nous dire à quoi est égal le carré de l'hypoténuse ?

— Pas dans ma branche.

— Pourriez-vous dire quel est l'intérêt de \$100 à 6 pour cent par année ?

— Pas dans ma branche non plus.

— Pouvez-vous rédiger un reçu ?

— Non, monsieur, c'est pas dans ma branche.

— Un billet ? une traite ?

— Pas dans ma branche.

— Avez-vous étudié l'anglais ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Pas dans ma branche.

— Connaissez-vous un nommé Victor Hugo ?

— Oui, monsieur, c'est un homme qui est mort sans confession.

— Au point de vue littéraire ?

— Au point de vue littéraire, on le cite souvent comme exemple de mauvais style ; mais c'est pas dans ma branche.

— Connaissez-vous quelque grand peintre ?

— Oui, monsieur, Raphaël.

— Et ensuite ?

— J'en connais pas d'autres, monsieur : c'est pas dans ma branche.

— Vous pourriez peut-être nous dire ce qui caractérise les différentes espèces d'astres ?

— Des astres ?

— Oui

— J'en connais pas, monsieur, c'est pas dans ma branche.

— Savez-vous la sténographie ?

— Pas dans ma branche.

— La télégraphie ?

— Pas dans ma branche.

— La clavigraphie ?

— Pas dans ma branche.

— Dessinez-vous ?

— Pas dans ma branche.

— Savez-vous enfin quelque chose pour gagner votre vie ?

— Pas dans ma branche, monsieur.

— Qu'avez-vous donc appris au collège ?

— J'ai fait des études classiques.

Ça, c'est la branche, la vraie branche !

Dans bon nombre de nos collègues, cela consiste à apprendre le latin dans le *De viris*, le grec dans les *Actes des apôtres*, la littérature dans Lefranc, la poésie dans Mme Deshoulières, la philosophie dans Mgr de Ségur, — la comptabilité, la géographie, l'histoire, le français et l'anglais nulle part.

Les degrés ne se divisent pas en branches jusque-là !

Vouloir aller plus loin, c'est de la curiosité. Et l'on n'aime pas les curieux dans certains de nos collègues.

La phrase suivante — fleur typique éclore dans les parterres de notre éducation aussi canadienne que sans rivale — en fait foi.

C'est un de nos savants professeurs qui parle, si l'on peut appeler cela parler :

— *Gâr lé donc voir, lui ! ça sait rien, pi ça se mêle de faire des questions !*

La phrase est tout ce qu'il peut y avoir d'in vraisemblable, n'est-ce pas ? Eh bien ! elle est en même temps tout ce qu'il y a de plus authentique.

Ces chers professeurs, ils se sont pourtant confié la mission de conserver notre langue ! Seulement ils la conservent dans du vinaigre, avec une légère décoction de microbes au fond du bocal.

— Mais, me dira-t-on, il y a des professeurs instruits par-ci par-là.

• Certes oui, et je ne dois pas avoir besoin de faire les mêmes exceptions à chacune de mes lettres.

Les professeurs qui ont appris quelque chose et qui savent l'enseigner sont connus, et ils gémissent comme moi sur l'état déplorable de nos collègues et la triste infériorité de notre système d'éducation.

Je ne leur reproche qu'une chose, à eux : c'est de ne pas séparer leur cause de celle de leurs confrères ; c'est de ne pas se joindre franchement aux pères de famille qui demandent des réformes ; c'est surtout de consentir à s'associer avec les Baillargés de tous les rangs et de tous les grades, qui seraient capables d'encapuchonner l'humanité, si on les laissait faire.

Oui, je sais, monsieur l'abbé, qu'en disant ce que vous m'avez forcé de dire, je fais de la peine à des hommes instruits, à de saints hommes qui ont toute ma vénération — et qui, au fond du cœur, je l'espère, ne m'en estimeront que plus, — mais il est quelque chose qui doit passer avant les affections.

C'est le devoir !

Et dans le moment, plus que jamais, le devoir s'impose.

Si, aujourd'hui, personne n'a le courage de parler, autant se résigner, soi et à race, à l'anéantissement intellectuel et moral.

Il y a assez longtemps qu'on vante la fécondité de

nos femmes ; il me semble qu'un peuple pourrait avoir quelque autre sujet de fierté que la caractéristique qui distingue l'intéressante famille des lapins — encore plus prolifique que nous.

Un Canadien un peu orgueilleux — si détériorée que soit l'espèce — pourrait, je crois, avoir quelque autre ambition que celle des poules couveuses.

Malheureusement elle ne s'élève pas haut, l'ambition du Canadien.

Nous avons beau avoir des imbéciles qui proclament que nous écrivons le français comme Corneille ; nous avons beau avoir des idiots qui chantent sur tous les tons que nous parlons notre langue comme Sarah Bernhardt ; nous avons beau surtout avoir des régiments d'aliénés pour écouter cela et applaudir, le bon sens perce toujours un peu et, d'instinct, nous ne pouvons nous empêcher de laisser naïvement éclater, dans quelque aveu monumental, notre infériorité désespérante.

C'est au point que, lorsqu'un des nôtres — Casault — a été fait caporal dans l'armée française — caporal, vous m'entendez bien ! — on a presque crié au miracle.

D'un bout à l'autre du pays on a publié des articles intitulés : *Honneur au Canada !* et dans lesquels on démontrait, preuves en mains, qu'un Canadien " pouvait faire son chemin tout comme un autre ! "

N'est-ce pas un crime que d'abâtardir ainsi toute une race ?

Et l'on appelle cela nous éclairer !

Nous illuminer, oui !

Or ce sont les victimes de cet état de choses qui se lèvent aujourd'hui, monsieur l'abbé, et qui vont parler par ma voix ; et elles parleront tellement fort qu'il restera quelqu'un sur le carreau, prenez-en ma parole !

Avec une politesse de bouvier, vous avez voulu engager la lutte : tenez-vous bien !

Un des vôtres, un prêtre distingué de Montréal, disait hier à un médecin de mes amis :

— Cher docteur, vous avez quelque influence auprès de M. Fréchette, priez-le donc de lâcher ce pauvre Baillargé. Un poète n'a pas le cœur si cruel que cela, voyons !

— Monsieur l'abbé, vous m'étonnez, a répondu mon ami ; en êtes-vous au point de croire que Fréchette ferraille contre l'abbé Baillargé, dans le moment ? Il s'en bat l'œil un peu ferme, par exemple !

— Mais alors . . . ?

— Alors, m'est avis que nous allons assister à quelque tragi-comédie qui amusera le parterre et fera son effet.

— Aurait-il l'intention de s'attaquer au clergé ?

— Si tout le clergé se met sous le même bonnet, c'est plus que probable. Fréchette est un de ceux qui savent distinguer entre leur curé et le bon Dieu : il est payé pour cela de longue date. Ce n'est pas un simple individu qui parle à l'heure qu'il est. C'est la poussée formidable de l'opinion publique qui se fait sentir. Il n'y a pas d'excommunication qui tienne à cela !

— Diable ! il faudrait l'arrêter à tout prix !

— Qui ? Fréchette ? l'opinion publique ? l'arrêter ? . . . Je vous conseille d'endiguer le Saint-Laurent ! . . .

— Le fait est, a conclu le pauvre abbé en baissant la tête, que nous n'avons pas assez de castors pour cela . . .

A la semaine prochaine, cher médecin des âmes !

LOUIS FRÉCHETTE.

P.-S. — Je remercie mes lecteurs de l'intérêt qu'ils semblent porter à notre petite discussion ; mais je dois leur dire qu'il est inutile de m'écrire par centaines pour



avoir la série de mes lettres (la *file*, comme on dit à l'*Étudiant*). Il faut attendre que le tout soit publié en volume. Et cela n'arrivera peut-être pas de sitôt, tant j'en ai encore long à dire. Si l'on veut s'inscrire à l'avance comme souscripteur, on n'a qu'à s'adresser à mon éditeur, M. Louis Patenaude, No 25, rue Saint-Gabriel.

L. F..

## LE RÊVE.

Ce ne fut pas l'effet d'un mensonger hasard,  
Car vous aviez les traits et la forme d'un ange.  
Vous m'êtes apparue à travers un brouillard,  
Madame, et cette nuit j'ai fait un rêve étrange.

Ne vous souvient-il plus d'avoir couru les cieux ?  
Je vous suivais de loin et je vous vis sourire  
Et d'un feu surhumain étinceler vos yeux,  
Comme si vous aviez quelque chose à me dire,

Une douce pensée éclore en votre cœur.  
Ce sourire, pourtant, je dois le reconnaître,  
Avait je ne sais quoi de triste et de moqueur  
Qui me bouleversait jusqu'au fond de mon être.

Tout en balbutiant, je m'approchai de vous,  
Et, — beaucoup par respect, un peu par contenance —  
Comme un pécheur contrit, je me mis à genoux  
Et je vous demandai pardon de mon offense.

Je vous avais blessée au cœur, je le savais ;  
Un soir, en vous voyant de beauté rayonnante,  
Semblable à l'idéal charmant que je rêvais,  
J'avais osé vous dire : Oh ! marche, triomphante !

Marche dans ta splendeur, mais viens jusques à moi.  
Illumine en passant ma ténébreuse vie !  
Laisse un de ces rayons qui s'échappent de toi  
Tomber, leur céleste, en mon âme asservie.

Dieu, qui te fit si belle, a dû mettre en ton cœur  
Au moins de la pitié pour un cœur qui se donne ;  
J'ai soif de ton amour, car j'ai soif de bonheur ;  
Peux-tu me refuser cette divine aumône ?

Hélas ! tel fut mon crime. En une heure d'oubli,  
J'ai fait rougir la femme et j'ai blessé la mère ;  
Devais-je pas en moi garder enseveli  
Ce dévorant secret dont vous n'aviez que faire ?

Madame, cette nuit, quand j'étais à genoux,  
Je confessais ma faute et j'obtenais ma grâce ;  
Ce pardon accordé, le rétracterez-vous ?  
Il n'est crime si grand qu'une larme n'efface !

## DANS LE MONDE DES ESPRITS.

## MANIFESTATIONS PHYSIQUES. — TABLES TOURNANTES.

On donne le nom de manifestations physiques à celles qui se traduisent par des effets sensibles, tels que les bruits, le mouvement et le déplacement des corps solides. Les unes sont spontanées, c'est-à-dire indépendantes de toute volonté ; les autres peuvent être provoquées. Nous ne parlerons d'abord que de ces dernières.

L'effet le plus simple et l'un des premiers qui aient été observés consiste dans le mouvement circulaire

imprimé à une table. Cet effet se produit également sur tous les autres objets ; mais la table étant celui sur lequel on s'est le plus exercé, parce que c'était le plus commode, le nom de *tables tournantes* a prévalu pour la désignation de cette sorte de phénomène.

Quand nous disons que cet effet est un des premiers qui aient été observés, nous voulons dire : dans ces derniers temps, car il est bien certain que tous les genres de manifestations étaient connus dès les temps les plus reculés, et il n'en peut être autrement ; puisque ce sont des effets naturels, ils ont dû se produire à toutes les époques. Tertullien parle en termes explicites des tables tournantes et parlantes.

Ce phénomène a, pendant quelque temps, alimenté la curiosité des salons ; puis on s'en est lassé pour passer à d'autres distractions, parce que ce n'était qu'un sujet de distraction. Deux causes ont contribué à l'abandon des tables tournantes : la mode pour les gens frivoles qui consacrent rarement deux hivers au même amusement et qui, chose prodigieuse pour eux ! en ont bien donné trois ou quatre à celui-là. Pour les gens graves et observateurs, il en est sorti quelque chose de sérieux qui a prévalu ; s'ils ont négligé les tables tournantes, c'est qu'ils se sont occupés des conséquences, bien autrement importantes dans leurs résultats : ils ont quitté l'alphabet pour la science ; voilà tout le secret de cet abandon apparent dont font tant de bruit les railleurs.

Quoi qu'il en soit, les tables tournantes n'en sont pas moins le point de départ de la doctrine spirite, et, à ce titre, nous leur devons quelques développements, d'autant mieux que, présentant les phénomènes dans leur plus grande simplicité, l'étude des causes en sera plus facile, et la théorie, une fois établie, nous donnera la clef des effets plus compliqués.

Pour la production du phénomène, l'intervention d'une ou plusieurs personnes douées d'une aptitude spéciale et qu'on désigne sous le nom de *médiums*, est nécessaire. Le nombre des coopérants est indifférent, si ce n'est que, dans la quantité, il peut se trouver quelques médiums inconnus. Quant à ceux dont la médiumnité est nulle, leur présence est sans aucun résultat, et même plus nuisible qu'utile, par la disposition d'esprit qu'ils y apportent souvent.

Les médiums jouissent, sous ce rapport, d'une puissance plus ou moins grande, et produisent, par conséquent, des effets plus ou moins prononcés ; souvent une personne, médium puissant, produira à elle seule beaucoup plus que vingt autres réunies ; il lui suffira de poser les mains sur la table pour qu'à l'instant elle se meuve, se dresse, se renverse, fasse des soubresauts ou tourne avec violence.

Il n'y a aucun indice de la faculté médianimique ; l'expérience seule peut la faire reconnaître. Lorsque, dans une réunion, on veut essayer, il faut tout simplement s'asseoir autour d'une table et poser à plat les mains dessus, sans pression ni contention musculaire. Dans le principe, comme on ignorait les causes du phénomène, on avait indiqué plusieurs précautions reconnues depuis absolument inutiles ; telle est, per exemple, l'alternance des sexes ; tel est encore le contact des petits doigts des différentes personnes, de manière à former une chaîne non interrompue. Cette dernière précaution avait paru nécessaire alors qu'on croyait à l'action d'une sorte de courant électrique ; depuis, l'expérience en a démontré l'inutilité. La seule prescrip-

tion qui soit rigoureusement obligatoire, c'est le recueillement, un silence absolu, et surtout la patience si l'effet se fait attendre. Il se peut qu'il se produise en quelques minutes, comme il peut tarder une demi-heure ou une heure ; cela dépend de la puissance médianimique des coparticipants.

Disons encore que la forme de la table, la substance dont elle faite, la présence des métaux, de la soie dans les vêtements des assistants, les jours, les heures, l'obscurité ou la lumière, etc., sont aussi indifférents que la pluie ou le beau temps. Le volume seul de la table y est pour quelque chose, mais dans le cas seulement où la puissance médianimique serait insuffisante pour vaincre la résistance ; dans le cas contraire une seule personne, un enfant même, peut faire soulever une table de deux cepts livres, alors que, dans des conditions moins favorables, douze personnes ne feraient pas mouvoir le plus petit guéridon.

Les choses étant en cet état, lorsque l'effet commence à se manifester, on entend assez généralement un petit craquement dans la table ; on sent comme un frémissement, qui est le prélude du mouvement ; elle semble faire des efforts pour se démarrer, puis le mouvement de rotation se prononce ; il s'accélère au point d'acquiescer une rapidité telle que les assistants ont toutes les peines du monde à le suivre. Une fois le mouvement établi, on peut même s'écarter de la table, qui continue à se mouvoir en divers sens sans contact.

Dans d'autres circonstances, la table se soulève et se dresse, tantôt sur un seul pied, tantôt sur un autre, puis reprend doucement sa position naturelle. D'autres fois, elle se balance en imitant le mouvement de tangage ou de roulis. D'autres fois, enfin,—mais pour cela il faut une puissance médianimique considérable— elle se détache entièrement du sol et se maintient en équilibre dans l'espace, sans point d'appui, se soulevant même parfois jusqu'au plafond, de façon à ce qu'on puisse passer par-dessous ; puis elle redescend lentement en se balançant comme le ferait une feuille de papier, ou bien tombe violemment et se brise, ce qui prouve d'une manière patente qu'on n'est pas le jouet d'une illusion d'optique.

Un autre phénomène qui se produit très souvent, selon la nature du médium, c'est celui des coups frappés dans le tissu même du bois, sans aucun mouvement de la table ; ces coups, quelquefois très faibles, d'autres fois assez forts, se font également entendre dans les autres meubles de l'appartement, contre les portes, les murailles et le plafond. Nous y reviendrons dans un instant. Quand ils ont lieu dans la table, ils y produisent une vibration très appréciable par les doigts et surtout très distincte quand on y applique l'oreille.

C. D'OUTRETOMBE.

### L'ITALIE RÉGÉNÉRÉE.

Des chiffres ont montré qu'après trente ans de liberté, l'Italie en est arrivée à crier comme la plèbe de Rome : *Panem et circenses*. Des chiffres encore et des témoignages peu suspects nous prouveront que cette famine matérielle est surpassée par la pénurie morale et intellectuelle à laquelle la révolution l'a réduite.

Comment en eût-il pu être autrement avec les hommes qui conduisirent ce mouvement, les maximes qu'ils professaient et les alliés qu'ils se choisirent ? Pendant que

Camille de Cavour disait à ses affidés : *Ne parlons point de morale*, et qualifiait entre quatre yeux de *grandes coquineries* les moyens qu'il prenait pour refaire l'Italie, Vincent Salvagnoli affirmait à Florence qu'*on ne gouverne pas avec la vérité*, et leurs disciples justifiaient l'assassinat lui-même, pourvu qu'il fût commis par amour pour la patrie.

Un nouveau droit fut le fruit de ces principes d'une morale nouvelle et, quoi que l'on ait fait ou tenté, il en est résulté en Italie un état de choses aussi hideux que déplorable.

Dès l'année 1868, Siotto Pintor définissait la finance italienne : " l'art de saccager les peuples, sous le prétexte de liberté et d'indépendance. " En 1871, le député Avezzana s'écriait dans la salle de Monte Citorio : " Nous creuserons un profond abîme qui engloutira tout, hommes et choses. " Miceli, en 1874, avouait ouvertement que " ce sont le parlement et le ministère qui corrompent l'esprit public. " Six ans plus tard, en 1880, le sénateur Zini disait : " Il me fait peine de voir nos institutions devenir la risée du peuple, qui montre ne plus croire à rien. " Musolino, en 1882, ne craignait pas de dire aux sénateurs, ses collègues, ces paroles écrasantes : " Nous manquons du premier élément de toute vraie civilisation : nous manquons d'honnêteté et de moralité. "

Le professeur F. Fiorentino a pu écrire avec vérité : " L'Italie régénérée, de laquelle j'attendais un si grand essor de vitalité, est tombée bien au-dessous de mes espérances : dans la science, elle a pris l'utile pour son idéal, et la volupté, dans les arts ; la vie publique est souillée par l'un et l'autre à la fois. Faire de l'argent et jouer, telles sont les deux suprêmes ambitions de cette génération de marchands et de dissolus. "

Un volume entier ne suffirait pas pour enregistrer toutes les plaintes que l'état moral de l'Italie régénérée a arrachées non pas aux catholiques seulement, mais aussi aux libéraux, aux juifs et aux révolutionnaires eux-mêmes. Mais les chiffres vont parler plus éloquemment encore.

On exalte l'instruction populaire : elle est, d'après les révolutionnaires, " la base de la pyramide de la civilisation nationale et la clé de voûte du progrès. " S'il en était ainsi, l'Italie aurait marché à grands pas sur la route du progrès, car elle compte maintenant plus de quarante-quatre mille écoles élémentaires et plus de quarante-six mille maîtres d'écoles. D'après les registres officiels, sa population scolaire s'élève à deux millions et deux cent mille élèves. Et cependant, un fait aussi frappant qu'incontestable, c'est que le nombre des convicts, parmi les jeunes gens entre quatorze et dix-huit ans, est en exacte proportion avec le nombre de ceux qui sont instruits dans ces écoles. D'où nous concluons non pas, comme quelques-uns l'ont fait, que l'instruction mène au crime et au bagne, mais bien que la morale *laïque* enseignée dans ces écoles est un leurre et un mensonge. Il serait facile d'accumuler les chiffres : qu'il suffise de dire qu'en 1888 le nombre des mineurs (entre quatorze et dix-huit ans) condamnés à la prison fut de quatre-vingt-deux mille sept cent dix-sept.

Si, du moins, les lettres et les arts étaient en progrès ! Au jugement des commissions d'examineurs, les étudiants qui, chaque année, sortent des gymnases et des lycées ne savent pas faire quatre phrases, nous ne disons

pas latines, mais italiennes, sans fautes ou solécismes. En trente ans, l'État n'a pas donné un seul poète, un seul écrivain, qui puisse être comparé avec les auteurs, même médiocres, de la première moitié du siècle. Dans les idées, le style et l'élocution, il n'y a ni beauté, ni grâce, ni même aucune élégance.

Les arts n'ont pas un meilleur sort. Il y a deux ans, Ouida écrivait avec raison que l'Italie était sortie sans remède de la voie de la véritable grandeur et prospérité. Tout sentiment artistique s'y est éteint. L'Italie, autrefois la lumière du monde, s'est faite la servante de l'Allemagne et la copiste de l'Amérique, et Ouida ne craignait pas d'en rendre responsable Victor-Emmanuel, Mazzini, Cavour et Garibaldi, *ces guides aveugles*, comme elle les appelle, que d'autres, moins méchants, mais plus abjects, ont suivis pour le malheur de leur pays. L'Italie, qui pourrait être la muse, l'Athènes des nations, a rompu avec ses glorieuses traditions artistiques et s'est réduite au rôle d'imitatrice. Les riches y cherchent à faire de l'argent et se consolent de la perte du beau, pourvu qu'ils trouvent la nouveauté.

En trente ans, l'Italie n'a produit ni une âme d'élite, ni un bras fort, ni un homme d'État, ni un général, ni un financier. En une seule chose, elle s'est assurée la primauté : dans le crime. Faite et soutenue par les baïonnettes étrangères, elle n'a pu arriver à l'indépendance politique et s'est résignée à être un simple satellite, non une étoile fixe, — une vassale, non une maîtresse. Aussi s'avance-t-elle dans le monde comme un canot attaché au puissant navire de l'Allemagne. Un jour, les amarres seront coupées et l'Italie s'échouera misérablement sur la côte.

En attendant, elle est la risée du monde.

VECCHIO.

#### PETITE CHRONIQUE.

Québec, 23 avril.

Floréal, mois des fleurs, je te salue : tu portes admirablement ton nom !

Il neige aujourd'hui comme en hiver ; nos rues sont couvertes de glace ; le vent du nord-est refoule les vagues du Saint-Laurent, qui viennent, en hurlant, battre les quais déserts de la basse-ville.

Je rencontre un ami, un poète : il a le visage bleu et le vent lui arrache des larmes. Tout de même il a mis un paletot léger. Il me dit en passant : *O primavera, gioventù dell'anno!* O printemps, jeunesse de l'année !

— Oui, lui dis-je, une jeunesse orageuse !

La vérité est que nous n'avons le printemps que sur le calendrier. Le vrai printemps, avec sa *cravate de soleil*, comme l'a dit courageusement un de nos poètes, ne nous arrivera que vers le milieu de mai.

Le calendrier grégorien, qui a fait mon désespoir, puis mon admiration, n'est pas mon homme aujourd'hui. Je lui en veux d'appeler le neuvième mois de l'année septembre ; le dixième, octobre ; le onzième, novembre ; le douzième, décembre. Je sais la raison, ou plutôt l'origine de cette anomalie, et je n'ignore pas que l'année du calendrier julien commençait le premier mars.

Les noms des mois de la première république française étaient à la fois plus rationnels et plus harmonieux. Si ces divisions de l'année républicaine avaient correspondu aux mois du calendrier grégorien en usage chez la plupart des peuples de l'Europe, leurs noms se seraient conservés dans la langue française ; mais on eut

l'idée absurde de faire commencer l'année le 22 septembre, à l'équinoxe de l'automne, d'après la date néfaste du 22 septembre 1792, et lorsqu'on voulut revenir au calendrier des autres nations, on abandonna, en même temps que les dates conventionnelles, les noms poétiques des douze divisions de l'année :

Vendémiaire, brumaire, frimaire ;  
Nivôse, pluviôse, ventôse ;  
Germinal, floréal, prairial ;  
Messidor, thermidor, fructidor.

*Vendémiaire* (les vendanges) commençait le 22 septembre et finissait le 21 octobre. *Brumaire* (les brumes) commençait le 22 octobre et finissait le 20 ou le 21 novembre, selon l'année. *Frimaire* (les frimas) commençait le 21 ou le 22 novembre et finissait le 20 ou le 21 décembre. *Nivôse* (la neige) commençait le 21 ou le 22 décembre et finissait le 19 ou le 20 janvier. *Pluviôse* (les pluies) commençait tantôt le 20 janvier, tantôt le 21, et finissait le 18 ou le 19 février. *Ventôse* (les vents) commençait le 19 ou le 20 février et se terminait le 20 ou le 21 mars. *Germinal* (germination des plantes) commençait le 21 ou le 22 mars et se terminait le 19 ou le 20 avril. *Floréal* (les fleurs) commençait le 20 ou le 21 avril et finissait le 19 ou le 20 mai. *Prairial* (les prairies) commençait le 20 ou le 21 mai et finissait le 18 ou le 19 juin. *Messidor* (les moissons) commençait le 19 ou le 20 juin et finissait le 18 ou le 19 juillet. *Thermidor* (les bains) commençait le 19 ou le 20 juillet et finissait le 18 ou le 19 août. *Fructidor* (les fruits) commençait le 19 ou le 20 août, finissait le 16 septembre et était suivi de cinq jours complémentaires.

Je tourne, je crois, à la pédagogie.

N'importe, c'est tout de même triste de voir tomber la neige le 23 avril ! Je ne sors pas de là.

Les dictionnaires nous disent que le mot avril (*aprilis*) vient du latin *aperire*, ouvrir, parce que "la végétation commence à s'ouvrir" à l'époque de l'année qu'il désigne. On n'a pas consulté les Canadiens quand on a inventé ce mot-là !

Nous écrivons *avril* ; les Espagnols écrivent *abril* ; les Italiens, *aprile*, et les Anglais, *april*. Il faut se rappeler que, dans le langage populaire, le *b* et le *p* sont souvent confondus avec le *v*.

Les nègres des États-Unis, qui disent *riber* pour *river*, ne font pas plus mal que les Français qui disent *Vasques* pour *Basques*.

Ce dernier mot me rappelle l'axiome : "Parler le français comme un Vasque espagnol," dont on a fait : "Parler le français comme une vache espagnole," et dont nous, Canadiens, nous avons fait : "Parler l'anglais comme une vache espagnole" !...

On se souvient des graves complications politiques dont la Serbie a été le théâtre il y a une vingtaine d'années. La presse parisienne, qui eut à rendre compte des événements, hésita un moment et trouva que la question politique se compliquait d'une question de linguistique. Devait-on dire "les Serbes" et "la Serbie" ou "les Serves" et "la Servie" ? Il paraît qu'il faut dire "les *Serbes*" et "la *Servie*." Dans le fort de la crise, un journal comique faisait dire à un valet :

— Madame est *serbie* !...

Ce mot de valet ne valait pas grand'chose. Il me sert, à moi, pour soutenir mon assertion : que le populaire confond souvent le *b* et le *p* avec le *v*, et que *avril*, *abril* et *april* sont, pour les linguistes, des mots absolument identiques.

Le vent gémit toujours ! Je ne sais si quelque mau-

vais génie me souffle à l'oreille pour me narguer, mais il me semble entendre ces vieilles rimes, ce vieux *rondel* de Charles d'Orléans :

Le temps a laissé son manteau  
De vent, de froidure et de pluie,  
Et s'est vestu de bourderie,  
De soleil luisant, cler et beau ;  
Il n'y a beste ne oyseau  
Qu'en son jargon ne chante ou crie :  
Le temps a laissé son manteau  
De vent, de froidure et de pluie.

Rivière, fontaine et ruisseau  
Portent, en livrée jolie,  
Gouttes d'argent d'orfaverie,  
Chascun s'abille de nouveau :  
Le temps a laissé son manteau  
De vent, de froidure et de pluie.

Puis ces beaux vers d'un poète québécois me reviennent à la mémoire :

Dans les cieus que son orbe dore,  
Le soleil monte radieux ;  
Sous ses rayons on voit éclore  
Tout un monde mystérieux.  
La nature s'éveille et chante  
Et s'emplit de tendres soupirs :  
Partout la feuille frémissante  
S'ouvre aux caresses des zéphirs.

La rose se penche, vermeille,  
Tout auprès du lis embaumé,  
Et sur le trèfle blanc l'abeille  
Vient puiser son miel parfumé.  
Près de la source qui murmure  
Sur son lit de cailloux brunis,  
On entend, sous chaque ramure,  
Le doux gazouillement des nids.

C'est le printemps, c'est la jeunesse,  
C'est le réveil de l'univers,  
C'est la mystérieuse ivresse  
Qui frémit sous les arbres verts.  
Et puisqu'ici-bas tout s'enivre,  
Les oiseaux, les arbres, les fleurs,  
Enfants, vous qui vous sentez vivre,  
A la joie entr'ouvrez vos cœurs !

Je devrais peut-être laisser le lecteur sous le charme de ces strophes mélodieuses de M. Napoléon Legendre. Le tableau qu'elles nous font voir se réalisera dans trois ou quatre semaines ; en attendant, jeune lecteur, et vous aussi, jeune lectrice, ouvrez, pour y faire entrer la joie, votre cœur à deux battants, mais tenez bien calme, aux jours de pluie comme aux jours de soleil, ce pauvre cœur qu'un souvenir, une parole, un regard, la vue d'un paysage, la simple odeur d'un parfum peut troubler profondément. Puis — toujours en attendant — allez dans les bois voir bouillir la sève des érables dans les chaudières immenses.

Nos bois, nos grands bois, même à cette saison de l'année, sont pleins de poésie et de mystère. Les éclats de rire qui partent des *cabanes à sucre* n'en détruisent pas le charme ; les *cassots de tire*, la *tremette*, l'appareil des sucreries, tout cela donne un cachet unique à ces fêtes de la forêt canadienne.

Pardonnons donc au printemps véritable de tant tarder à paraître, puisque la *moisson* de sucre d'érable n'est qu'à ce prix.

ERNEST GAGNON.

## RÉCITS DU LABRADOR.

## LE MAQUEREAU.

Autrefois nous étions riches en maquereau. Il a disparu. Les pêcheurs américains l'ont chassé de partout. Nous ne le voyons plus pénétrer dans nos baies en troupes immenses. Les parages qu'il affectionnait sont déserts.

Les *planteurs* de la côte ont renoncé à le poursuivre, et l'on ne voit plus leurs embarcations légères, armées de longues lignes flottantes, *maquereller*, les jours de calme, et parcourir en tous sens la surface des eaux à peine ridée par les brises chaudes de l'été.

Où est-il allé ?

Qu'est devenu cet animal exquis, à la chair savoureuse, aux couleurs chatoyantes ? Qui nous ramènera ce poisson idéal, qui fait encore soupirer toutes mes gourmandises ?

Qui nous rendra le maquereau ?

Hélas ! mes regrets sont superflus.

Cependant, il vient de naître une espérance !

Nous possédons, paraît-il, un commissaire général des pêcheries tout nouveau. Très versé dans la connaissance des nations sous-marines, dont il a étudié les habitudes, les besoins et les susceptibilités en Angleterre, il ne peut avoir négligé l'aimable membre de la famille des scombéroïdes dont je déplore l'absence, et il va s'efforcer — soyez-en sûrs — d'user de ses relations étendues et de ses études pour fléchir la juste colère du maquereau et le ramener parmi nous. Mais une fois de retour, il sera bon, peut-être, de protéger avec soin un animal aussi susceptible et d'interdire rigoureusement aux goëlettes américaines — trop souvent parées des couleurs des provinces maritimes — de le poursuivre désormais avec toute l'âpreté des anciens jours. Il eût été parfait, dira-t-on, de commencer par cette sage mesure et je suis convaincu que le député de Gaspé — un maître en fait de pêcheries — partage cette manière de voir ; mais il a tort. Il ignore toutes les joies que l'on éprouve à commettre les plus énormes bêtises, surtout quand elles sont, à peu près, irréparables. Je le plains.

Le maquereau a fait pendant quelques années l'objet d'un commerce des plus fructueux. Il s'en prenait dans le golfe des milliers et des milliers de barils que l'on dirigeait, pour la majeure partie, vers les ports des États-Unis.

La préparation de ces poissons était assez facile. On les fendait sur le dos — ainsi l'exige le goût américain — à la manière du saumon, de la tête à la queue. On les nettoyait ensuite avec le plus grand soin dans de l'eau souvent renouvelée, puis on les salait dans des barils en les superposant régulièrement les uns aux autres. Le point difficile gisait dans cette dernière opération. Il fallait les saler dans une juste mesure, sans trop de parcimonie, mais aussi sans trop de prodigalité, — le défaut de *salure* les jaunissant et les poussant à rancir, l'excès de sel leur donnant une saveur très peu engageante.

Le trap-net ou trapp-nett, — je ne sais trop comment cela s'écrit — que les pêcheurs de la Méditerranée emploient depuis des siècles et qu'ils appellent le *thonaire*, est l'engin destructeur par excellence.

Qu'il soit tendu dans le but de s'emparer du maque-

reau, de la morue ou du hareng, il importe peu, tout s'y prend. Le saumon, le ouananiche, la truite et le thon s'y introduisent en grand nombre et y meurent, ou ne s'en échappent que tellement blessés que leur perte est assurée sans retour. C'est ainsi que j'ai vu détruire, il y a quelques années, aux îles Cavi, une quantité prodigieuse de poissons variés, notamment trente ou quarante thons de forte taille qui s'étaient fourvoyés dans la "chambre de la mort" à la suite de leurs cousins, les maquereaux, et qui périrent tous après une poursuite et une lutte des plus attristantes.

Le maquereau canadien est-il identique au maquereau européen et au maquereau africain? Je ne sais. Cependant il doit y avoir entre eux des nuances épidermiques sensibles, car les effets de lumière qui se produisent dans la Méditerranée, par exemple, ne sauraient être les mêmes que ceux que nous observons dans le golfe Saint-Laurent. D'ailleurs, il importe peu que ses couleurs passent du vert au bleu ou du bleu au vert. Il est un fait acquis, constant, incontestable, que j'affirme: c'est que, sous toutes les latitudes, il est exquis à la maître d'hôtel, parfait à la sauce blanche et inoubliable à l'huile et au vinaigre.

Il est mieux, je pense, de vous dire sur-le-champ que la science — toujours impitoyable en ses décrets — n'accorde à nos eaux canadiennes qu'une seule des espèces si nombreuses de cet estimable poisson: le maquereau printanier — (*scomber vernalis*).

Malgré cette allégation respectable, j'ai lieu de croire que nous possédons, au Canada, deux espèces de maquereau, peut-être trois!

Lorsque je dis deux ou trois espèces, j'entends parler seulement du petit scombres et non du thon, que Cuvier appelait *thynnus vulgaris*, que les Anglais nomment *horse mackerel* et auquel nos bons habitants de la côte ont appliqué l'épithète de *gros maquereau*.

A ce propos, laissez-moi vous narrer une anecdote très courte, mais amusante et toute naïve, du moins pour les esprits sans détour comme le mien.

Un de nos gens se mit en frais, un jour, de nous donner une conférence sur les poissons. Il les connaissait très bien, c'était un vieux pêcheur.

Il nous les décrivit avec cette vérité, cette exactitude que l'on ne peut acquérir que par une pratique intelligente et soutenue. Il fit passer sous nos yeux successivement tous les poissons du golfe Saint-Laurent. Il n'en oublia aucun et son exposé dura depuis plus d'une heure lorsqu'il arriva au maquereau, dont il nous fit un portrait aussi vrai qu'attachant.

Il ne lui restait plus qu'à nous parler du thon; mais il était fatigué et désirait en finir au plus vite. Voici comment il vainquit cette difficulté.

— Quant au gros maquereau, nous dit-il, si vous désirez le connaître, vous n'avez qu'à aller voir M. X...!

A cette époque, M. X... avait recueilli une collection ichtyologique très remarquable, au milieu de laquelle se distinguait un *horse mackerel* de grande dimension et qui attirait tous les regards. Mon brave pêcheur, insoucieux des amphibologies de la langue française, s'était peu préoccupé des incertitudes de son auditoire et avait confondu, sans penser à mal, le possédant avec le possédé.

Après tout, un singe athénien — qui était peut-être un demi-dieu — a bien pris le Pirée pour un homme et

l'on peut, sans être trop indulgent, pardonner à un pêcheur de la côte d'avoir substitué un moment le *thynnus vulgaris* de Cuvier à l'*homo vulgaris* de M. de Quatrefages.

Le thon, lui aussi, abondait autrefois dans nos parages. Son apparition coïncidait avec celle du maquereau, et il a disparu comme lui. Nous ne le voyons plus.

Il a imité le morse, le loup-marin, la baleine, la morue, le flettan. Il a fui des eaux inhospitalières, où il était pourchassé sans merci, sans trêve et sans profit, car les pêcheurs américains qui le capturaient dans leurs *trap-net* le jetaient au *plain* ou le donnaient à qui le voulait prendre.

La baleine revient, la morue est revenue et bientôt, je l'espère, tous les chers disparus reparaitront à leur tour. Nous pourrons, comme aux jours heureux d'antan, donner de nouveau à notre Labrador canadien le nom de *petite Californie*, qu'il méritait à tant de titres il y a douze ou quinze ans. Mais revenons au maquereau.

Il est essentiellement sociable et — n'en déplaise à ceux qui le connaissent mal! — ses mœurs sont pures.

Les anciens se faisaient un jeu de le voir mourir et d'admirer les changements de couleur que provoquaient sur lui les approches du dernier soupir. Le peuple, surtout, se délectait à ce spectacle, laissant aux grands les joies plus coûteuses que leur causait l'agonie de la dorade aux écailles d'or.

Les Grecs, qui dressèrent des statues au cerf Actéon, au dindon Méléagre et à tous les hommes qui, par leurs vertus ou leurs aptitudes, méritèrent d'être métamorphosés en bêtes, négligèrent de lui élever un seul monument. Cette noire ingratitude ne fut point consacrée par la mythologie. Elle ne l'oublia point, et l'on raconte que Mercure, dieu du commerce et des voleurs, empruntait volontiers la forme de ce poisson délicieux, lorsqu'il avait à accomplir quelque mission aussi délicate que secrète, à l'insu de Junon et pour le compte de son époux, le roi des dieux et de l'Olympe.

HENRY DE PUYJALON.

#### LES ANIMAUX FACÉTIEUX.

L'homme n'a pas la prétention de posséder le monopole de la gaieté. Il est loin d'avoir l'entrain du singe, qui est le clown attitré du globe terrestre, et il est incapable d'arriver à cette puissance d'imitation qui permet au perroquet de se livrer aux plus audacieuses plaisanteries. Mais, en dehors de ces deux mystificateurs de profession, on retrouve le goût de la facétie chez un grand nombre d'animaux dont l'aspect ferait plutôt soupçonner des dispositions mélancoliques. On ne saurait s'imaginer, par exemple, combien les hérissons et les corbeaux sont portés à se divertir et à exécuter, au détriment de leur entourage, des tours d'un goût parfois douteux.

#### LES PLAISANTERIES D'UN HÉRISSEON.

Le hérisson a la réputation d'avoir mauvais caractère. Comme la plupart des opinions humaines, cet injuste préjugé ne repose que sur des apparences. L'homme n'a voulu voir dans ce malheureux animal qu'un buisson d'épines, et il a fait de son nom l'emblème des tempéraments peu portés à la conciliation.



Un collaborateur du *Cassell's Family Magazine* a voulu redresser cette erreur traditionnelle; M. A. H. Japp a eu la bonne fortune de mettre la main sur un hérisson nouveau-né et l'a élevé dans sa cuisine avec un chat, un petit terrier et un chien d'arrêt.

Jusqu'au moment où le naturaliste anglais a introduit ce nouvel hôte, la paix la plus parfaite n'avait cessé de régner dans sa maison ou plutôt dans sa ménagerie. Le chat et les deux chiens vivaient en très bonne intelligence et se considéraient à bon droit comme les maîtres incontestés du logis. On sait que, si l'on veut étudier le caractère des animaux, il faut les traiter avec une extrême condescendance ou plutôt se prêter à leurs caprices et obéir à leurs fantaisies. Si on les soumet à une trop rigoureuse discipline, on n'a plus sous les yeux de fidèles et dévoués compagnons dont il est facile d'analyser les sentiments et les idées, mais des esclaves sournois, dissimulés et défiants.

Au début, Brin, Spot et Poussy ne se préoccupèrent pas outre mesure de l'arrivée du nouveau-venu et regardèrent comme une quantité négligeable le petit paquet d'épines qui se traînait péniblement sur le sol; mais un jour vint où le hérisson, ayant achevé sa croissance, voulut que l'on comptât avec lui.

Chaque soir, le savant naturaliste se rendait dans sa cuisine pour se divertir avec ses amis à quatre pattes. Brin et Spot lui témoignaient leur joie suivant le cérémonial adopté par la race canine; Poussy, un peu moins expansif, se faisait pourtant un point d'honneur de ne pas imiter l'ingratitude de ses pareils, et donnait à son maître les marques d'une affection réservée, mais sincère.

Tout à coup, un cri de douleur interrompit cette idylle : c'était le hérisson qui avait mordu le petit terrier à la queue. A peine l'émotion produite par cet incident s'était-elle calmée qu'un cri plus prolongé, plus strident, se faisait entendre avec un accompagnement de modulations irritées : c'était la queue du chat qui avait été effleurée par les petites dents du hérisson. Puis venait le tour du chien de chasse, qui laissait échapper un sourd grondement de colère en se sentant piqué au talon.

Au début, le chat et le terrier voulurent châtier d'une façon exemplaire les espiègleries d'un mauvais plaisant; mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir combien étaient redoutables les armes défensives d'un adversaire trop dédaigné. En lançant son coup de griffe, le pauvre Poussy s'enfonça une épine dans la patte, tandis que Spot, en essayant de mordre, avait la lèvre transpercée de part en part. Moins emporté que ses deux camarades, le chien d'arrêt consulta du regard son maître, qui lui fit signe de pardonner.

Enhardi par l'impunité que lui assurait son impénétrable armure, le hérisson donna libre carrière à ses fantaisies. Chaque fois que ses compagnons se précipitaient vers leur maître pour lui témoigner leur dévouement et leur tendresse, l'incorrigible espiègle ne manquait pas de les mordre au bout de la queue, puis il se retirait en faisant entendre ce petit cri qui correspond au rire dans la langue des porcs-épics.

A la longue, les deux chiens et Poussy finirent par se résigner aux mauvais tours dont ils étaient à chaque instant victimes. Ils avaient compris que le hérisson voulait seulement plaisanter, sans avoir l'intention de leur faire du mal. D'autre part, ils s'étaient aperçus que les manœuvres et les machinations du petit espiègle faisaient rire leur maître, et ils se comportaient comme de bons courtisans.

## UN CORBEAU A L'ÉCOLE.

Sous prétexte que le corbeau porte une livrée noire, nous le regardons comme un oiseau de pompes funèbres. Le commandeur Gama Machado lui-même n'a pas échappé à ce préjugé. Dans le testament où il a disposé de sa fortune en faveur des canaris et des serins hollandais élevés dans ses volières, il n'a laissé aucun legs aux corbeaux des Tuileries auxquels il faisait chaque jour servir sur sa fenêtre un plantureux repas. Par un codicille spécial, il les a seulement invités à assister à son enterrement. Ajoutons bien vite qu'ils se sont rendus à l'appel; le testateur avait pris ses mesures pour que le cortège mortuaire se mît en marche à l'heure où les corbeaux du quartier venaient prendre le festin quotidien qu'il avait coutume de leur offrir, et les assistants crièrent au miracle en voyant un tourbillon d'ailes noires tourner autour du char funèbre qui emportait le cercueil de l'ami des oiseaux.

Livré à ses instincts naturels, le corbeau n'a pas ces goûts lugubres. Bien au contraire, il affecte, à l'occasion, des dispositions enjouées que ne ferait pas soupçonner la sévérité de son plumage.

Le *Cassell's Magazine* raconte les aventures d'un instituteur anglais qui se consola des mécomptes de sa profession avec une corneille. On chercherait en vain, à l'école du village, un élève plus assidu que Sambo. Chaque matin Sambo sort du hangar où elle a fixé sa résidence et, après avoir pris un bain avec une propreté toute britannique, elle se rend d'un coup d'aile dans la salle où se tient la classe. Autrefois, quand elle se sentait seule, elle se dispensait d'être sage : elle renversait les encrriers sur le plancher, jetait les papiers au vent et volait les porte-plumes, pour les cacher ensuite dans son domicile particulier; elle se comportait, en un mot, à la façon des écoliers qui profitent de l'absence du professeur pour exécuter tous les mauvais tours de leur répertoire.

Il a été beaucoup plus facile à l'instituteur de réprimer les fâcheux instincts de l'oiseau que d'enseigner la discipline à ses élèves. Sambo est aujourd'hui le modèle de l'école : pendant toute la durée de la classe, elle se tient perchée au-dessus de la chaire du maître, et l'unique plaisanterie qu'elle se permette est des plus innocentes. Chaque matin, au moment où la leçon va commencer, lorsqu'un jeune retardataire ne répond pas à l'appel de son nom, c'est l'oiseau qui, d'une voix grave, se charge de dire : présent.

## UN CROCODILE ENNUYÉ PAR DES SINGES.

Quand il s'agit de jouer des mauvais tours, les singes sont dans leur élément naturel. Ce n'est pas seulement à l'état semi-domestique qu'ils se permettent, aux dépens de leur entourage, un nombre incalculable de plaisanteries rarement inoffensives : ils sont bien plus facétieux encore quand ils vivent en pleine liberté.

Un voyageur français, M. Monhot, a été témoin des amusantes manœuvres exécutées par une demi-douzaine de quadrumanes qui voulaient empêcher un crocodile de dormir.

On sait que le bonheur des grands sauriens est de se chauffer au grand soleil, après leur repas, et de s'engourdir doucement dans une demi-somnolence. Les crocodiles qui ont la mauvaise fortune de vivre dans les pays fréquentés par les singes sont exposés à être, à chaque instant, troublés dans leur sommeil par d'insupportables espiègleries. A peine le monstre repu commence-t-il à fermer les yeux, qu'une indiscrete chique-

naude effleure le bout de son museau. Ce sont les singes qui viennent de se mettre en campagne. Ils choisissent toujours leur base d'opérations avec une sûreté de coup d'œil qui fait honneur à leurs aptitudes stratégiques. Un arbre se trouve-t-il à peu de distance du crocodile, chaque macaque se suspend à son tour par une de ses quatre mains à la branche la plus rapprochée du sol et, en se balançant, va toucher le monstre entre les deux naseaux. Celui-ci ouvre les yeux, mais son insaisissable ennemi est à l'abri de toute atteinte et se tient prêt à recommencer ses mauvais tours avec la même agilité.

Lorsque l'arbre est trop éloigné pour que les plus intrépides gymnasiarques de la tribu puissent atteindre le crocodile sans lâcher la branche, les quadrumanes forment une chaîne en se tenant par la main, et bientôt on voit une guirlande de singes se balancer dans les airs.

Celui qui se trouve à l'extrémité voisine du sol reçoit de ses camarades une impulsion suffisante pour effleurer, en passant, la tête du monstre et s'éloigner ensuite comme un balancier de pendule qui obéit à un mouvement d'oscillation.

Parfois la victime de ces mauvais tours perd patience et fait voir deux formidables rangées de dents. Alors des cris de triomphe éclatent sur toutes les branches de l'arbre : les singes célèbrent leur victoire à grand renfort de contorsions et de grimaces. Si le crocodile avait affecté une majestueuse indifférence, il aurait peut-être, à longue, fatigué ses persécuteurs, mais il a eu le tort de se mettre en colère, et ses ennemis ne lui permettraient pas de dormir au soleil.

G. LABADIE-LAGRAVE.

#### L'AFFAIRE PAULAC:

Je m'étais installé dans un compartiment vide, avec l'espoir de rester seul pendant le voyage. Mais lorsque le chef de train siffla pour le départ, un gros monsieur ouvrit brusquement la portière et s'écroula sur la banquette en face de moi.

Il épongeait avec énergie sa face rougeaude et il soufflait avec force. Il avait des traits vulgaires, empâtés par une mauvaise graisse, des lèvres minces qui traçaient deux petites barres roses au-dessus d'un double menton, un nez écrasé aux narines ouvertes, et, sous des sourcils drus et broussailleux, deux petits yeux vifs, d'une extraordinaire mobilité d'expression. Ce visage glabre, cette face luisante semblaient appartenir à un acteur ou à un prêtre défroqué.

Je lisais un journal, maugréant à part moi contre la présence de cet intrus, dont la respiration de phoque allait m'empêcher de dormir ; et soudain, je sentis qu'il me dévisageait avec opiniâtreté ; son œil était en arrêt sur mon visage, toute son attention braquée sur ma personne.

Un quart d'heure se passa : l'inconnu s'obstinait à ne point me quitter des yeux. Une telle insistance commençait à m'agacer ; je laissai tomber mon journal et à mon tour je me mis à le regarder.

Alors ses joues se plissèrent, et il esquissa un sourire : — Mon Dieu ! monsieur, dit-il tout à coup d'une voix de castrat, — et avec un petit sifflement bizarre qui scandait chacune de ses phrases, excusez-moi... psss... mais c'est étourdissant... Oui, c'est à n'y pas croire et je ne sais plus vraiment si je rêve ou si je suis éveillé... pss... Oui, oui, ce sont ses traits, ses lèvres, ses yeux,

son nez, ses oreilles, jusqu'à la couleur de ses cheveux... psss...

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, fis-je avec impatience.

— Ciel ! s'écria-t-il, c'est le même son de voix... psss...

Et me prenant la main, qu'il serra avec effusion, il ajouta sur un ton attendri :

— Ah ! mon cher monsieur, vous ne pouvez vous douter... psss... à quel point vous ressemblez à un homme que j'ai tué !

— Vous dites, monsieur ? demandai-je, pensant avoir mal compris.

— Parfaitement, monsieur, à un beau garçon que j'ai tué le 27 octobre 1881... Une balle en pleine poitrine, monsieur... Il n'a pas fait ouf... psss... !

Et tandis que je le regardais avec stupeur, il continua :

— Vous avez dû entendre parler de ça : l'affaire Paulac, vous savez bien... Eh ! bien, c'est moi qui suis Paulac, psss... J'ai été acquitté, monsieur, on est toujours acquitté quand on tue l'amant de sa femme... Et cependant, monsieur, il était charmant, ce jeune homme, un cavalier de tous points accompli, comme vous.

— Trop aimable ! fis-je en m'inclinant.

— Il me semble, reprit-il, que vous n'avez pas les détails du drame très présents à la mémoire ; d'ailleurs, les journaux ont été si mal renseignés ! Ils ont défiguré la physionomie de l'affaire comme à plaisir. Ce n'était pas cela du tout, mais du tout, psss !... Tenez, permettez-moi de vous rappeler les faits succinctement... Il y avait longtemps déjà, monsieur, que j'avais des soupçons : les allures de ma femme me semblaient bizarres ; elle était nerveuse, elle paraissait préoccupée, elle cherchait de continuel prétextes pour sortir, elle courait les magasins, et tour à tour je la voyais prête au rire ou aux larmes... Symptômes alarmants, monsieur ; je me sentais en danger... Je fis part à ma belle-mère de mes inquiétudes : elle haussa les épaules. Je parlai à ma femme elle-même : elle me traita de fou. Alors mes soupçons se changèrent en certitude. Un jour, j'entendis ma femme prononcer en rêve le nom de Lucien : "Ce Lucien est votre amant," lui dis-je en la secouant par le bras. "Laissez-moi dormir, répondit-elle, je vous ai déjà dit que vous étiez fou !" Mais je n'étais pas fou, monsieur, et je cherchai ce Lucien. Je ne connaissais parmi nos relations personne de ce nom. Alors je m'adressai à une agence et j'appris toute la vérité. Ah ! monsieur, quel coup ce fut pour moi !

— Un mardi, le 27 octobre 1888, je me rendis à Asnières, sachant qu'ils avaient un rendez-vous pour ce jour-là. Je n'avais aucune intention bien arrêtée, monsieur ; j'avais acheté un revolver à tout hasard, mais je n'étais nullement décidé à m'en servir. J'allais là-bas, attiré par une force inconnue, malgré moi en quelque sorte, sans but, et je ne me disais pas : je le tuerai ! ou je la tuerai ! ou je les tuerai tous les deux ! Non, monsieur, je ne savais pas pourquoi j'allais là-bas. J'ai attendu une heure devant la porte, et au bout de dix minutes, je ne me rappelais même pas pourquoi j'étais venu : il y avait une fissure dans ma tête, monsieur, par où toutes mes idées s'étaient échappées. Et voilà que tout à coup ils se sont trouvés devant moi. Depuis un instant, j'avais glissé ma main dans ma poche et machinalement je jouais avec la crosse de mon revolver. A la vue de l'homme, mon cœur se contracta, je pensai brusquement : c'est pour le tuer que je suis ici ! Je tirai l'arme et je la braquai sur lui. Il tendit le bras en

avant, ce fut pour moi comme un signal. Je pressai la détente. Il tomba raide mort... psss ! Ah ! mon cher monsieur, quel malheur !

« Dix minutes plus tard, je l'ai revu étendu sur un lit, la poitrine trouée, et si pâle... Il était charmant, monsieur, tout jeune et charmant... Quant à ma femme, elle ne pleurait même pas : elle me prit le bras, me dit simplement : « Viens-tu, Hector ? » et je la suivis. Croyez-vous, monsieur, qu'elle m'en ait voulu de lui avoir tué son amant ? psss... Pas du tout, monsieur. Les femmes sont étonnantes, parole d'honneur ! et elles ont une faculté d'oubli... Jamais un reproche, jamais une révolte, et, ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est que nous avons continué à vivre ensemble comme si rien ne s'était passé... »

Un rire muet fit grimacer le visage de Paulac ; il se frappa la cuisse à deux reprises, et, tout à coup, il s'écria avec une voix de gorge qui arriva jusqu'à moi comme au travers d'une pratique de polichinelle :

— Hein ! Quelle perversité ! mon cher monsieur, quelle perversité !

Avant la fin du voyage, Paulac m'avait invité à dîner chez lui. « Je vous présenterai à ma femme, me dit-il, nous verrons quel effet unè ressemblance aussi frappante produira sur elle. » Par curiosité, j'acceptai, et deux jours plus tard je me rendais à l'invitation.

Je vis une petite femme, insignifiante, plutôt laide, avec un teint jaune et des yeux gris sans expression.

Elle ne tressaillit même pas à ma vue, et Paulac me glissa dans l'oreille : « Quelle force de dissimulation ! »

Pendant le dîner, elle se tint silencieuse, l'air calme et malheureux, et l'attitude si chétive qu'elle me fit pitié.

Paulac parlait tout le temps : il faisait de grosses plaisanteries, glissait de temps à autre des allusions à ma fameuse ressemblance ; par trois fois, il affecta de se tromper et m'appela : monsieur Lucien ! La petite femme ne bougea point. Alors il se fit agressif, il l'interpella directement : « Il était un peu plus petit que monsieur, n'est-ce pas ? Il ne portait pas les cheveux en brosse, il avait une raie sur le côté ; mais ça ne fait rien, la bouche, le nez, les yeux surtout, c'est tout son portrait. Tu ne trouves pas, Lucie ? »

Mme Paulac haussa les épaules.

Lorsque nous passâmes au salon, Paulac me laissa seul un instant avec sa femme. Je crus devoir m'excuser.

— Pardonnez-moi, madame...

Elle se redressa, soudain hautaine, avec un imperceptible sourire, qui plissait ses lèvres minces, et une flamme brilla dans ses yeux :

— Oh ! vous êtes tout pardonné, monsieur ; vous n'êtes pas le premier que M. Paulac amène ici... Et c'est lui qu'il faut excuser, car il est fou...

— Quoi ! fis-je, l'histoire qu'il m'a racontée...

— Un pur roman, monsieur. M. Paulac n'a jamais tué personne de sa vie !

— Et vous n'avez jamais eu d'amant à qui je ressemble ? fis-je en souriant.

— A qui vous ressemblez ? non, monsieur, dit-elle d'une petite voix qui me stupéfia par sa netteté et sa décision.

Et comme Paulac rentrait, elle se tut ; de nouveau son attitude se fit chétive et malheureuse, et ses yeux redevinrent atones... En m'accompagnant à la porte, Paulac me regardait avec inquiétude :

— Elle vous a parlé de *lui* ? me demanda-t-il.

— Non, répondis-je à tout hasard.

Il parut décontenancé.

— Quelle perversité ! reprit-il. Quelle perversité ! Elle a tout oublié. C'est extraordinaire... psss...

Et, me serrant la main :

— // était charmant, monsieur, un cavalier de tous points accompli... Une balle en pleine poitrine... psss... // n'a pas fait ouf !... Vous ne pouvez vous douter à quel point vous *lui* ressemblez... Au plaisir de vous revoir, mon cher monsieur.

MARCEL L'HEUREUX.

### VOUS PRENEZ UN CANARD...

Rien n'est plus important que la recherche de ce gaz perfide et sournois qui résulte de la combustion incomplète du charbon et qu'on nomme l'oxyde de carbone.

Il suffit que l'air d'un appartement clos en contienne quelques traces pour devenir non-seulement irrespirable, mais positivement toxique. N'est-ce pas ainsi, par exemple, que se doivent expliquer les nombreux cas d'asphyxie ou, plus exactement, d'empoisonnement, que les maudits poêles mobiles occasionnent tous les hivers ? L'oxyde de carbone n'est même pas inoffensif à l'air libre. Il n'a pas plutôt, en effet, pénétré dans le torrent circulatoire, qu'il tue net tous les globules du sang qu'il rencontre, si bien que son absorption, fût-ce à doses infinitésimales et trop faibles pour être mortelles, n'est jamais indifférente. L'anémie des cuisiniers — qui n'est, effectivement, qu'une intoxication lente — n'a pas d'autre genèse.

Rien donc, je le répète, n'est plus important que la recherche de l'oxyde de carbone. Mais rien, en revanche, n'est plus délicat ni plus difficile, ce miasme infernal n'ayant ni couleur, ni odeur, ni saveur. On a bien imaginé, pour déceler sa présence, un certain nombre d'appareils électriques à sonnerie, basés sur la légèreté spécifique du redoutable gaz et analogues aux avertisseurs de grisou. Mais aucun de ces appareils, tous cependant plus ingénieux les uns que les autres, n'a pu donner, dans la pratique, les résultats que la théorie permettait d'en attendre.

Il était réservé à un physiologiste, M. Gréhaut, de trouver le mot de l'énigme.

Ça se passe à peu près comme dans la *Cagnotte*. Vous prenez, non pas une taupe, mais un oiseau, de préférence un canard. Vous enfermez la pauvre bête dans le local suspect et vous la laissez une demi-heure en tête-à-tête avec le Chouberski. Puis vous lui coupez le cou, en ayant soin de recueillir le sang dans un vase de porcelaine, que vous portez dare dare au laboratoire de M. Gréhaut.

Celui-ci s'empresse d'analyser le sang, préalablement défibriné, à l'aide d'un petit appareil de son invention, un vrai bijou, qui lui permet de reconnaître ainsi la présence dans l'air d'un dix-millième seulement d'oxyde de carbone.

Dès lors, vous êtes fixé, scientifiquement fixé : vous savez si, oui ou non, il y a danger de mort à rentrer coucher chez vous.

— Mais, le lendemain ? — demanderont peut-être les tâtilons, peseurs d'œufs de mouches et fendeurs de fifrelins.

Le lendemain ? Eh ! mon Dieu ! c'est bien simple ! vous prenez un autre canard...

C'est beau, tout de même, la chimie, et puis c'est si commode !

## COMMENT MEISSONIER SE PROCURA DEUX CHEVAUX ET DEUX VOITURES.

Il y a deux ou trois ans, le célèbre Meissonier, dont nous avons eu récemment à déplorer la perte, ayant envie d'acheter une petite voiture, s'en alla au *Tattersall* français, un jour d'exposition publique. Il trouva là une charmante petite voiture, un coupé délicieux, à la fois sévère et distingué au dehors, d'une coquetterie douillette à l'intérieur. Ce coupé exquis est attelé d'un magnifique cheval alezan brûlé, de pur sang; le harnais est magnifique, simple, élégant. Cet équipage si brillant, si confortable, séduit Meissonier qui le considère d'un œil de convoitise, mais qui se dit à part lui que tout cela sera bien cher et dépassera sans aucun doute le prix qu'il veut mettre à sa voiture.

Tandis que Meissonier regarde et calcule en lui-même, un jeune homme de manières distinguées s'approche de lui :

— C'est à M. Meissonier que j'ai l'honneur de parler? Meissonier s'incline.

— Pardonnez-moi de me présenter moi-même, reprend le jeune homme; je suis le comte de Vauvenargues.

Meissonier s'incline de nouveau.

— Cette voiture et ce cheval m'appartiennent. Je voulais m'en défaire. J'ai vu tout à l'heure, à votre physionomie, que cela vous plaît et que vous en avez envie. Si vous le voulez, le cheval et la voiture vous appartiennent.

— Certainement, dit Meissonier, violemment tenté, je le voudrais bien, mais c'est le prix qui m'effraie. Je vois bien que tout cela vaut plus que je ne comptais dépenser.

— Vous me ferez une esquisse, à votre gré, pour le cheval et pour la voiture, répond le comte de Vauvenargues. Cela vous convient-il?

Meissonier accepte avec empressement.

— Eh bien! répond le comte, vous n'avez qu'à monter dans votre voiture pour retourner chez vous. Mon cocher vous conduira et je le laisse à votre disposition jusqu'à ce que vous en ayez un qui vous convienne.

Meissonier, enchanté, remercie le comte, monte dans sa voiture et ordonne au cocher de le conduire à Poissy. Mais soudain le comte fait signe au cocher d'arrêter; puis, s'appuyant sur la portière, il dit à Meissonier :

— Un coupé, c'est fort bien, mais cela a un grand inconvénient, surtout à la campagne.

— Lequel, monsieur le comte?

— L'inconvénient d'être fermé quand il fait beau.

— Ah! vous avez raison.

— Pour l'été, il vous faudrait une jolie victoria.

— C'est vrai; mais...

— Mais quoi?

— Nous sommes en hiver et, l'hiver, j'aime mieux un coupé.

— Il y aurait un moyen d'arranger cela.

— Quel moyen, monsieur le comte?

— Vous ferez un pendant à ma petite esquisse et je vous enverrai une victoria charmante, attelée d'un beau cheval gris-souris.

— Vous ne plaisantez pas, monsieur le comte?

— Non, je parle très sérieusement.

— Eh bien! dit Meissonier, je ferai un pendant à votre esquisse.

— Et moi, je vous enverrai votre victoria.

— Quelques jours après, en effet, le comte arrivait chez Meissonier; à Poissy, conduisant la victoria.

— Permettez-moi une question, monsieur Meissonier, dit le comte au moment où il se préparait à repartir: c'est l'empereur qui a acheté votre tableau *La rixe*, de l'exposition de 1855?

— Oui, monsieur le comte.

— Combien Sa Majesté vous a-t-elle payé ce tableau?

— Vingt-cinq mille francs.

— Consentiriez-vous à me faire, pour le même prix, un tableau de la même importance et des mêmes dimensions?

— Certainement, monsieur le comte, avec plaisir.

— Eh bien! je compte sur votre promesse: vous me le ferez et vous tâcherez de ne pas me le faire trop attendre.

Et voilà comment, sans bourse délier, Meissonier trouva au *Tattersall* deux voitures, deux chevaux et une commande.

PAUL D'IVOY.

## CHRONIQUE QUÉBÉCQUOISE.

Voici le temps des déménagements et des encans. C'est une époque dans la vie de cette légion de gens que la nécessité, les goûts ou le caprice forcent à changer de maison et de quartier, et parfois de genre d'existence.

Nous avouons que rien ne nous semble pénible comme ces migrations qui se produisent tous les ans à la même époque.

Nous sommes banale et démodée dans nos habitudes. Nous aimons les mêmes vieux coins, les mêmes pièces, la même disposition des meubles; nous rêvons du grand fauteuil, près de la cheminée, où l'on raconte de jolies histoires; nous revoyons la tapisserie à grands personnages, oubliée et inachevée, le piano à queue, ouvert et à moitié enseveli sous un monceau de musique. Les grandes glaces réfléchissent toujours pour nous les têtes chéries que nous y avons aperçues jadis; les petits tableaux aux cadres ternis gardent encore, à nos yeux, leur charme. Nous voulons déposer notre carte dans le même vieux plateau d'argent repoussé, caresser, en entrant, les mêmes plis des lourdes portières, regarder par la fenêtre le même horizon de ciel bleu et voir croître chaque année les mêmes arbres.

Notre vie tient à tous ces détails; nos habitudes ont des racines enfoncées si loin qu'on craint de les arracher. Nous vivons encore aujourd'hui un peu comme ont vécu nos grands parents; nous sommes heureuse dans cette atmosphère faite de souvenirs, de calme et de paix. Le grand repos qu'ils ont laissé après eux nous a complètement envahie. Nous sommes du siècle passé. 1893 et ses merveilles nous semblent du domaine de la féerie, et cela nous gêne de faire notre entrée sur cette scène dont la lumière est trop changeante et le spectacle trop décevant.

Avec ces idées vieillottes, vous comprenez notre serrement de cœur quand nous voyons défiler la longue procession des mobiliers en voyage. Il y a vraiment quelque chose de triste dans cette exhibition par les rues de tant d'objets personnels qui racontent la vie intime de leurs propriétaires.

Tel écritoire en laque dorée qui s'achemine péniblement dans cette rue noire a connu des jours meilleurs. Comme ces statues sont froides et dignes à travers les bazars ambulants que l'on rencontre, elles qui po-

saient en reines, jadis, sous un lustre allumé sur leurs têtes et brillant comme un diadème !

Plus loin, c'est un mobilier resplendissant, trop neuf et trop doré, qui se dirige vers une des plus vastes maisons de la rue. Le numéro 115 était autrefois habité par une jeune femme charmante, qui vient de mourir à Cannes de pneumonie. La propriété a été vendue par un exécuteur testamentaire et achetée par un riche commerçant qui y entre comme son ameublement, en faisant beaucoup de tapage et en étalant son or.

Chaque chose, cependant, a son côté comique. Rien de plus drôle que de voir le pêle-mêle des déménagements, le rapprochement d'objets qui ne s'étaient jamais connus et qui semblent s'exclure. Nous avons contemplé de nos yeux le spectacle suivant : une grande voiture encombrée de tapis d'où s'échappaient des flots de poussière et, à travers ces nuages, un superbe buste en marbre de Dante, au cou duquel on avait suspendu tout un assortiment de petits ustensiles de cuisine. Pourquoi Dante n'aurait-il pas son utilité pratique ? Cependant le poète sent se flétrir sa couronne de lauriers au parfum des broches à rôti, et le rouge lui monte au front au frôlement de ces vils instruments, tout chauds encore de quelque friture ! Il est humilié, et à la première secousse il disparaît au fond de la voiture.

Dans un autre véhicule, on apercevait une immense horloge, montée pour un mois et qui fait consciencieusement son devoir, quoi qu'il arrive. Cette promenade inaccoutumée ne la trouble pas : tic, tac, tic, tac, elle suit le soleil, et les promeneurs, en passant, accordent leurs montres sur ce cadran obligeant.

Les cristaux, les porcelaines, la verrerie, les glaces, tout cela circule lentement et suivi par la propriétaire, qui pousse des cris à chaque secousse et à chaque arrêt. Gling ! Glang !! " Oh ! mes petits carafons !! gémit-elle, c'est mon pauvre oncle Jérémie qui me les avait donnés ! " Bang ! Bang !! Une jardinière termine ses jours . . . " Imbécile, faites donc attention ! Vous voyez bien qu'il y avait de la glace sur cette traverse ! " Boum ! C'est fini ! Voilà une grande soupière qui ne goûtera plus d'aucun potage. Tiens ! D'où sort cette symphonie plaintive ? Ah ! C'est une boîte musicale qui rend le dernier soupir ! Mais nous arrivons ; le cocher ruisselle de transpiration, la propriétaire dénonce à tous venants sa gaucherie et sa bêtise. Les désastres sont irréparables, et le déballage commence à travers les reproches, les invectives et les gémissements !

Les encans sont aussi fort gais pour ceux qui n'achètent ni ne vendent, c'est-à-dire pour les spectateurs. Ceux qui vendent sacrifient toujours, même quand on leur donne en dollars la valeur des choses vendues. Il leur coûte de s'en séparer, et la disparition d'un vieux bibelot qui est presque un ami leur enlève un plaisir que l'argent ne pourra compenser.

A leur tour, ceux qui achètent regrettent presque toujours les marchés qu'ils ont crus excellents d'abord. Ils paient trop cher ou trop bon marché ; et dans les deux cas ils'ont à subir une avalanche de propos désobligeants et de mauvaise humeur. Si le prix est trop élevé, le mari ou les beaux-parents font une scène ; s'il est bien bas, les voisins et les voisines ont des accès de jalousie qui ne laissent plus de paix au pauvre acheteur.

Mais le spectateur, voilà le rôle amusant, pourvu que le spectacle ne dure pas trop longtemps. L'encanteur a des alternatives d'ennui noir et de joie délirante.

Quand il fournit une longue carrière, il devrait écrire ses mémoires ! Ce serait plein d'originalité et de piquant. Que d'histoires, d'intrigues, d'intérêts et de mesquineries ce héros du mois de mai connaît ! Que de détails intimes sont dévoilés devant lui ! Il est au courant de la situation de fortune de la bonne moitié de la population, connaît vos goûts, vos habitudes et vos projets ; il vous favorise ou vous roule, vous éclaire ou vous dupe, vous sert s'il est généreux, vous sacrifie s'il est intéressé. Il est très honnête ou ne l'est pas du tout, mais toujours un peu menteur ; il est artiste pour les choses des autres, plein de délicatesse pour ses pratiques, très bavard et très patient, convaincant, insinuant, parfois éloquent ; il se grise volontiers de ses petits succès, agit plutôt droit quand il est bien payé, se prend souvent au sérieux, oblige les gens à son de trompe ; actif, plein d'imagination et de faconde, il parle, rit, crie, se désole, se résigne, se révolte, et cela dure huit heures par jour, pendant deux mois de l'année ; le reste du temps, il redevient un homme comme les autres, soigne sa voix et surveille les catastrophes qui pourraient amener quelques encans avantageux.

A travers toutes les réclames que font les encanteurs, je n'ai jamais vu annoncer en vente cet article alléchant : les petits bonheurs. Un encan de petits bonheurs au profit des pauvres devrait, il nous semble, avoir du succès. Nous voyons d'ici la foule de riches, malades, blasés, désabusés, venir à cette vente d'un nouveau genre ; avec leur fortune ils pourraient offrir bien des joies aux malheureux déshérités !

Grand déploiement militaire hier. La cavalerie, la batterie et le 8e bataillon assistaient au service de la cathédrale anglaise. La rue Saint-Louis était absolument encombrée de gens anxieux de voir défiler notre brave milice. Il y avait de tout parmi les badauds : beaucoup de gens sérieux, des hommes d'esprit, des femmes élégantes, de jolies jeunes filles, des soldats en herbe, des bébés épanouis ; tout ce monde se coudoyait, se bousculait, pour mieux entendre et surtout pour mieux voir. C'est si joli, ce défilé d'un petit corps d'armée sous la pittoresque porte Saint-Louis ! Les militaires portaient la grande tenue d'été, le corps de musique jouait une marche triomphale et le soleil rayonnait de tous côtés.

Oh ! Vive la ville militaire, avec ses parades du dimanche, sa fière citadelle, ses bastions et ses vieux canons inoffensifs ! Vive notre antique Québec, avec ses vieilles tours, ses remparts, ses portes crénelées et son superbe château Frontenac !

PAULE.

#### CHANSON.

Comment, disaient-ils,  
Avec nos nacelles  
Fuir les alguazils ?  
— Ramez, disaient-elles.

Comment, disaient-ils,  
Oublier querelles,  
Misère et périls ?  
— Dormez, disaient-elles.

Comment, disaient-ils,  
Enchanter les belles  
Sans philtres subtils ?  
— Aimez, disaient-elles.

VICTOR HUGO.



## CARNET D'UN MONDAIN.

On a souvent parlé de l'humeur "joviale, presque gamine" du P. Monsabré.

En voici une nouvelle preuve dans la pièce rimée que nous reproduisons ici.

On la lira avec plaisir, en cette morte-saison, où les nouvelles sociales sont absolument rares.

Inutile de prévenir nos aimables-lectrices que ce n'est qu'une boutade *humouristique*, et non pas une poésie sérieuse.

## GENÈSE DE LA FEMME.

Écoutez-moi bien !... C'est un conte,  
Un conte à plaisir inventé  
Et dont l'origine remonte  
À la plus haute antiquité.  
Quand vous l'aurez lu, bonnes âmes,  
Vous direz que ce n'est pas bien.  
Et moi je dis que ce n'est rien :  
C'est pour faire enrager les dames !...

De vieux auteurs disent qu'un jour,  
Ennuyé d'un trop long séjour  
Sous les voûtes de l'empyrée,  
Jupin, le visage vermeil,  
Du plus beau rayon de soleil  
Enfourcha la croupe dorée.  
Il paraît que ce brave dieu,  
Avec la maîtresse du lieu,  
Madame Junon, son épouse  
Toujours tracassière et jalouse,  
S'étant disputé quelque brin,  
Voulait promener son chagrin.

Bref, sire Jupin sur la terre  
Descendit... C'était le matin.  
Parmi la rosée et le thym,  
L'homme, encor jeune et solitaire,  
Assis à l'ombre d'un tilleul,  
Se trouvait fort heureux tout seul.  
Au soleil il frottait son ventre :  
Ce geste est bien permis, que diantre !  
Ça ne peut pas faire de mal.

Voyant sa mine épanouie :  
" Bigré ! dit Jupin, je m'ennuie  
Dans le ciel, et cet animal  
A l'air heureux ! Ça me déroute !  
Il n'a pas de femme, sans doute ?  
Pas de femme !... Ma foi ! c'est ça !  
Allons, mon vieux, sur toi je veille :  
Nous allons faire une merveille ! "

Grave, près de l'homme il passa.  
L'homme, reconnaissant le maître  
Des dieux, demi-dieux, quasi-dieux,  
Ne pouvait pas l'envoyer paître :  
C'eût été par trop odieux.  
Il l'aborde d'un air affable,  
Et de sa santé respectable  
Il s'informe. — " Je suis content,  
Dit Jupiter ; celle que j'aime  
Se porte à ravir ! Mais toi-même  
En pourrais-tu bien dire autant ? "

L'homme eut de la peine à comprendre  
Sa réponse se fit attendre.

" Cela t'embarrasse ? Je vois,  
Dit Jupin d'une douce voix,  
Qu'il te manque encor quelque chose.  
Me le demander ton cœur n'ose !  
Je vais te procurer cela.  
Dans cette forêt que voilà,  
Va-t-en chercher une vipère.  
Tu la trouveras, et j'espère  
Qu'elle ne te piquera pas.  
Puis, en revenant sur tes pas,  
Prends un paon au brillant plumage,  
Une pie au gai bavardage,  
Dix papillons, cinq étourneaux.  
Je vais préparer mes fourneaux."

L'homme simple obéit à l'ordre.  
Jupiter riait à se tordre,  
Le voyant partir. D'une main,  
Il frottait son vieux parchemin  
Tout près d'éclater, et de l'autre,  
En tapinois, le bon apôtre  
Dessinaut au bout de son nez  
Un geste que vous devinez.

L'homme revient : " Voici l'affaire ! "  
— " C'est bien, mon garçon, laisse faire ! "  
Là-dessus, au fond d'un mortier  
Le gaillard, qui sait son métier,  
Fourre oiseaux, insectes, reptile.  
A tour de bras il pile, pile.  
Pif ! pouf ! paf ! vlan ! sous son pilon  
Tout s'écrase, ce n'est pas long.  
De blanches plumes de colombe  
Il saupoudre cette hécatombe,  
La met au four. L'homme hébété  
Lorgne cet étrange pâté.  
Mais Jupin, de sa voix de maître :  
" Allons, hop ! " Et l'on voit paraître  
Une femme !... " Dieu ! que c'est beau ! "  
Dit l'homme, qui croit tout comprendre.  
Il fixe l'objet d'un œil tendre  
Et veut remercier du cadeau  
Jupiter. — Mais le vieux satrape  
En s'enfuyant lui crie : " Attrape ! "

## UN MONDAIN.

- Vous savez, le fils Molard, il vient de voler vingt mille piastres à son patron.
- Il va bien, le gaillard !
- Il a, de plus, emporté votre parapluie.
- Ah ! l'affreuse canaille !

## Entendu à un enterrement :

- C'est drôle... le docteur A... paraît tout fier quand on élève à un de ses anciens clients une riche tombe.
- Dame ! Les auteurs aiment toujours à voir leurs œuvres bien reliées.

## Perpignan à un de ses amis :

- Ces brusques variations de température sont terribles... C'est inquiétant comme on meurt !
- Pourvu que ce ne soit pas nous !
- Oh ! je n'en demande pas tant : pourvu que ce ne soit pas moi !

Le comble de l'intransigeance chez un *whig* :

- Refuser d'entrer dans un *lavatory* !

LES

# HOMMES DU JOUR

GALERIE DE PORTRAITS CANADIENS

PARAISANT PAR SÉRIES

MONUMENT ÉRIGÉ À LA GLOIRE DE LA CONFÉDÉRATION  
CANADIENNE

## GRANDE ÉDITION:

50 CENTIMS LA SÉRIE

## ÉDITION POPULAIRE:

15 CENTIMS LA SÉRIE

Chaque série comprendra le portrait, la biographie et le fac-simile d'une lettre ou d'un écrit autographe du sujet. Il n'y aura pas plus de deux séries par mois, et pas plus de cent séries en tout.

Toutes les biographies seront signées par des écrivains distingués.

La grande Édition se vend au prix de 50 centims la série.

L'Édition populaire se vend au prix de 15 centims la série.

La souscription n'est prise que pour l'ouvrage au complet.

ECHANTILLONS ENVOYÉS À DEMANDE

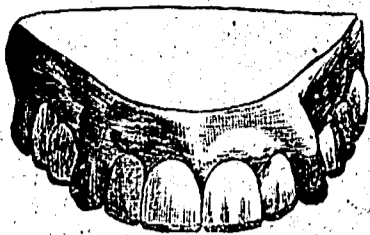
Souscrivez aux "HOMMES DU JOUR" pour avoir sous les yeux le portrait, la vie, le caractère et l'écriture des hommes éminents de votre pays.

L'expédition des numéros de l'Édition populaire se fera par la poste, et la collection périodiquement par les agents ou par la malle.

Adressez :

LE DIRECTEUR:  
"LES HOMMES DU JOUR"

B. P. No. 1579, MONTREAL.



Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.  
Nouveau métal pour palais, extra léger.  
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

**Dr. BROUSSEAU**  
7, rue St-Laurent, Montréal.

## LOTÉRIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la législature de Québec.

**10-CENTS-10**

PROCHAIN TIRAGE

Mardi, le 9 Mai, 1893.

### NOMENCLATURE DES LOTS

1 lot valant	\$ 1.000 00	\$ 1.000 00
1 do	500 00	500 00
1 do	250 00	250 00
1 do	100 00	100 00
2 lots valant	50 00	100 00
5 do	25 00	125 00
25 do	5 00	125 00
100 do	2 50	250 00
500 do	1 00	500 00

### LOTS APPROXIMATIFS

100 lots valant	\$ 2 50	\$ 250 00
100 do	1 00	100 00
999 do	1 00	999 00
999 do	1 00	999 00

2834 lots valant \$ 5.298 00

### 11 BILLETS POUR \$1.00

Les demandes de billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal: 78, rue Saint-Laurent, Montréal.  
P. O. Boite 987.

ED. C. LALONDE, gerant.

On demande des agents.

### LE CHOIX DE MEDIUMS

constitue principalement l'annonce profitable.

Quand vous songez à annoncer, rappelez-vous que l'impulsion extraordinaire donnée au journal

## LE MONDE

par l'adoption d'un programme nettement indépendant, la réorganisation de sa rédaction et de tous les services administratifs ont eu pour effet **DE DOUBLER LE CHIFFRE RÉGULIER DE SON TIRAGE.**

C'est maintenant au commerce et à l'industrie à tirer parti de cette grande publicité du "MONDE" qui s'adresse à tout le public canadien, sans exception de parti.

Rappelez-vous que c'est le

**SEUL JOURNAL INDEPENDANT**  
DU CANADA.

TELEPHONE BELL: 6122.

## LOUIS PLAMONDON

Successeur d'ARCADE DÉPATIE

Cigares, Tabacs, Pipes, etc.

GRÉS ET DETAIL

No 1832, rue Sainte-Catherine.

CIGARES HAVANE ET TABAC CANADIEN, UNE SPÉCIALITÉ.

## L'Opinion Publique

POLITIQUE, LITTÉRATURE, THÉÂTRE,  
MONDANITÉS.

PARAIT CHAQUE VENDREDI.

Abonnement: \$2.00 par an; \$1.00 pour six mois—payable d'avance.  
\$2.50 par an—payable dans l'année.

Prix du numéro: 5 CENTIMS.

Rédaction et administration:

L'OPINION PUBLIQUE,

B. P. No. 2071,

Bureaux: Bâtisse New-York Life, 715. MONTREAL, CANADA.

AUX COLLABORATEURS:

TOUTE COLLABORATION ACCEPTÉE SERA PAYÉE.

## LA BIBLIOTHEQUE FRANCAISE

Si on veut se faire une idée de l'importance de cette publication et des services qu'elle peut rendre par la diffusion de la belle et saine littérature, on n'a qu'à parcourir la liste des volumes déjà parus: "Monsieur Barnes de New-York," — "Mon oncle et mon curé," — "Vaillante," — "La neuvaine de Colette," — "Aurette," — "Jean de Kerdren," sont autant de chefs-d'œuvre. Par la beauté du style, la pureté de la morale, l'intérêt dramatique qui s'y déroule, le jeu des passions, qui y sont étudiées sur le vif, ces livres charment également le lettré, la jeune fille et celui qui ne cherche dans un livre qu'un agréable délassement.

Le dernier de la série "Jean de Kerdren" que nous venons de recevoir est l'œuvre maîtresse d'un écrivain dont l'apparition récente sur la scène littéraire a été accueillie avec un véritable enthousiasme par toute la France. Nous voulons parler de "Jeanne Schultz," dont on a pu apprécier les brillantes qualités dans "La neuvaine de Colette."

Ce volume est en vente chez les libraires et dans les dépôts de journaux. On peut aussi se le procurer en envoyant 15 centims en timbres-poste aux éditeurs, No-25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

## Assurance Maritime.

CIE D'ASSURANCE MARITIME "BRITISH AND FOREIGN" de Liverpool.  
Do do do "RELIANCE" de Liverpool.

Polices ouvertes offertes aux importateurs.

Bureau central pour le Canada: — MONTREAL.

EDWARD L. BOND, agent principal.

### ASSURANCES:—

FEU: "London Assurance Corporation."

ACCIDENTS: "Norwich and London."

VITRES: "Lloyds Plate Glass."

EDWARD L. BOND, 30, rue St-François-Xavier, MONTREAL.